

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

THÈSE
pour le Doctorat en Médecine

PRÉSENTÉE PAR

Louis-Henri DEJUST

né à Paris le 4 juin 1884

LE MÉDECIN

DANS LE

THÉÂTRE CONTEMPORAIN

Président : M. ROGER, professeur.



PARIS
LIBRAIRIE DES FACULTÉS DE MÉDECINE
OLLIER-HENRY

8, Rue Casimir-Delavigne, 8

(Près de la Faculté de Médecine et de l'Odéon)

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen		M. LANDOUZY
Professeurs		MM.
Anatomie		NICOLAS
Physiologie		CH. RICHT
Physique médicale		GARIEL
Chimie organique et chimie générale		GAUTIER
Parasitologie et Histoire naturelle médicale		BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales		ACHARD
Pathologie médicale	{	WIDAL
	{	DEJERINE
Pathologie chirurgicale		LANNELONGUE
Anatomie pathologique		PIERRE MARIE
Histologie		PRENANT
Opérations et appareils		HARTMANN
Pharmacologie et matière médicale		POUCHET
Thérapeutique		GILBERT
Hygiène		CHANTEMESSE
Médecine légale		THOINOT
Histoire de la médecine et de la chirurgie		CHAUFFARD
Pathologie expérimentale et comparée		ROGER
Clinique médicale	{	HAYEM
	{	DIEULAFOY
	{	DEBOVE
	{	LANDOUZY
Maladies des enfants		HUTINEL
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale		GILBERT BALLE
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux		RAYMOND
Clinique chirurgicale	{	PIERRE DELBET
	{	QUENU
	{	RECLUS
	{	SEGOND
Clinique ophtalmologique		DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires		ALBARRAN
Clinique d'accouchements	{	BAR
	{	PINARD
	{	RIBEMONT-DES-
	{	SAIGNES
Clinique gynécologique		POZZI
Clinique chirurgicale infantile		KIRMISSON
Clinique thérapeutique		A. ROBIN
Agrégés en exercice		
MM.		
AUVRAY	CUNÉO	LAUNOIS
BALTHAZARD	DEMELIN	LECENE
BRANCA	DESGREZ	LEGRY
BEZANÇON FERN.	DUVAL PIERRE	LENORMANT
BRINDEAU	GOSSET	LÉPER
BROCA ANDRÉ	GOUGET	MACAIGNE
BRUMPT	JEANNIN	MAILLARD
CARNOT	JEANSELME	MARION
CASTAIGNE	JOUSSET ANDRÉ	MORESTIN
CLAUDE	LABBÉ MARCEL	MULON
COUVELAIRE	LANGLOIS	NICLOUX
		NOBÉCOURT
		OMBREDANNE
		POTOCKI
		PROUST
		RENON
		RICHAUD
		RIEFFEL
		SICARD
		ZIMMERN

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE,
Monsieur le Professeur ROGER

PREAMBULE

Le public admet à présent que le théâtre ne soit plus une simple amusette et lui propose un sujet de réflexions, discute devant lui un cas de conscience et le mette en demeure de prendre parti pour ou contre les mœurs, les institutions et la loi. Plus besoin de devinettes, de mécanisme d'horlogerie, d'amourette, d'adultère, la comédie sérieuse a la partie gagnée.

C'est la tragédie domestique de Diderot. C'est la représentation sur le théâtre des actions ou des affaires graves dont la principale cause est la diversité des conditions exerçant son influence sur le fond de vices ou de vertus communs à tous les hommes.

Le champ s'élargit aussi singulièrement, les caractères ne disparaissent pas, mais les situations les renouvellent.

Larroumet exposait ainsi, en 1900, l'évolution subie par le théâtre. Sans devenir vraiment naturaliste comme le roman des Goncourt, de Flaubert et de Zola, le théâtre se préoccupait non seulement de peindre les mœurs moder-

nes, mais encore de signaler les travers de certaines institutions sociales, et parfois s'efforçait d'en indiquer le remède.

Présentant une étude de l'humanité normale et pathologique telle qu'on la conduie dans la rue, telle qu'on la soigne à l'hôpital, il devait être tenté, étant donnée l'importance du médecin, de le prendre souvent comme « grand premier rôle ».

Cette importance contemporaine du médecin est facilement explicable.

D'abord, le médecin ne « naît plus guérisseur », comme au temps de Paracelse. La médecine n'est plus un art : elle nécessite une série de longues études touchant à toutes les branches de l'activité intellectuelle scientifique : physique, chimie, anatomie, physiologie.

Le médecin devient l'intermédiaire entre le public et le laboratoire : les théories évolutionniste, les recherches de bactériologie, la sérothérapie, sont en quelque sorte matérialisés par lui et appliqués par lui sous les yeux des ignorants.

Parallèlement, la religion perd de sa puissance, mais le besoin humain de se confier persiste, et celui d'être calmé : le médecin est celui qui apaise la douleur physique, celle-là seule que redoutait Kant. « Enlevez-là, disait-il, et je fais mon affaire du reste ».

Le malade se déshabille devant le médecin, et il est très humain également d'avouer avec plus de facilité une tare morale qu'une tache physique. Tel individu dira « J'en conviens, je suis égoïste », qui aura beaucoup de peine à avouer « Je souffre d'hémorroïdes ».

Il y a des maladies honteuses : or les péchés déclarés les plus coupables par l'Eglise, ceux de luxure, sont ceux dont on se targue souvent avec orgueil.

Du moment que le patient a découvert son corps, il ne tarde plus à dévoiler son âme.

Et le médecin est devenu le confesseur.

Ne possède-t-il pas comme lui le secret professionnel ? Tous ceux qui n'ont plus la foi — les femmes surtout qui n'osent pas retourner à l'Eglise, — s'adressent à lui.

« Vous n'êtes pas qu'un médecin, dit au docteur le malade des « Avariés » ; vous êtes aussi un confesseur. Vous n'êtes pas qu'un savant et ne pouvez pas vous contenter, après m'avoir observé comme vous observez une chose inerte dans votre laboratoire de me dire : Vous avez ceci, la science dit cela ; maintenant, allez-vous-en. Toute mon existence dépend de vous. Votre devoir est de m'écouter » (1).

Plus loin, ce même malade s'adressera au médecin comme il le faisait jadis au prêtre, intermédiaire entre l'homme et Dieu, avec une confiance absolue dans son pouvoir..

« La science est toute puissante ». — « La science n'est pas Dieu ; elle ne fait pas de miracle ». — « Si vous le vouliez bien... » (2).

Et l'industriel Bertry pourra, dans « l'Evasion » (3) constater, non sans quelque acrimonie :

« Autrefois, les malades priaient Dieu de les guérir ;

(1) Brieux. — *Les Avariés* (acte I).

(2) Brieux. — *Les Avariés* (acte I).

(3) Brieux. — *L'Evasion* (acte I).

« maintenant, il ne croient plus à Dieu, ils croient à la
« Science plus que vous n'y croyez vous-même. Vous avez
« hérité de la puissance du prêtre. Vous êtes les Bons
« Dieux d'un peuple athée qui n'a plus d'autre idéal que le
« bon fonctionnement de son tube digestif. Vous êtes la
« dernière ressource de la crédulité dans cette époque plei-
« ne de prétendu scepticisme. — La peur des microbes a
« remplacé la peur de l'enfer. »

Enfin, le lyrisme de Monsieur de Curel devait encore amplifier cette notion. Le médecin de son théâtre, non content de remplacer le confesseur, le prêtre, se proclame lui-même prêtre de la Science, « la Nouvelle Idole ».

« Le médecin, généralement, fait de la mort un petit ani-
« mal familier qui réjouit les salles d'Hôpitaux, chatouille
« les infirmières, casse les lunettes du professeur. Qui donc
« en aurait peur ? Il y en a parmi nous que ne satisfait pas
« cette insouciance de carabins. Leur intrépidité vient d'en
« haut. Pour eux, la science tourne en religion. Ils ont pro-
« clamé que Dieu n'existe pas, que l'âme est une résultan-
« te et les voilà plus croyants, plus fidèles, plus agenouillés
que le capucin le plus pieux. La science ordonne, nous ex-
« pions avec l'enthousiasme des martyrs, ou égorgeons
« avec la cruelle soumission des dévôts ! » (1).

(1) F. de Curel. — *La nouvelle idole* (acte II)

I. PROFESSION

Monsieur Eyriès, dans sa thèse (Montpellier, 1904), avait étudié « Les idées médicales dans le théâtre contemporain ». Mais, disait-il, nous ne nous sommes pas proposé d'étudier le médecin dans sa vie privée et publique. Nous avons eu l'intention de montrer qu'à la suite de l'influence exercée par l'école positiviste, les idées médicales avaient pénétré au théâtre. Notre sujet est limité. Nous n'avons pas analysé toutes les œuvres où le médecin joue un rôle quelconque.

Nous nous sommes contentés de ne parler que de celles qui contiennent une idée médicale.

Par contre, Monsieur Eyriès entendait s'occuper de tout le théâtre contemporain. Son travail concernait quatre auteurs seulement pour la scène française, et surtout l'école scandinave : Ibsen et Bjôrnson.

Il nous a paru intéressant, en réponse, « d'examiner le médecin dans sa vie privée et publique » et de l'examiner en France où nous connaissons la mentalité des médecins

et des clients autrement que par l'exposé des auteurs dramatiques, et où il nous est légitime, par conséquent d'apprécier l'exactitude des peintures.

Le théâtre moderne, le théâtre de ces dix dernières années surtout exposait entièrement le rôle du médecin dans la société contemporaine. Il était intéressant de suivre dans chaque pièce comment les auteurs, ceux dont le métier est d'observer, avaient étudié sa vie, son utilité, son influence. Nous allons pouvoir rencontrer le médecin dans toutes les étapes de sa carrière; nous le verrons tour à tour lutter, se débattre, réussir; nous pourrons parcourir ces nombreux degrés qui séparent « l'Humble praticien de village » du professeur de Faculté.

En se rappelant la tradition bruyante attachée au titre « d'étudiant », on pouvait s'attendre à ce que la Comédie s'empare de ce caractère, et y trouve matière à farces joyeuses. Mais nous ne considérons le théâtre que depuis 1898 et le « Carabin » ne jouit plus de la faveur qu'il possédait au temps de Murger. Etudiant n'est plus une fonction sociale, c'est un accident de la vie de jeune homme. Il passe quelques heures à la Faculté, rentre chez lui, dîne en ville. C'est un état de transition. La Bohème n'existe plus que dans les opéras comiques. Les plaisanteries de jadis ne sont que des souvenirs de vieux. La salle de garde, seule, tente de maintenir un peu la renommée tapageuse dont le bal de l'Internat reste le dernier écho.

C'est pourquoi une unique pièce, *La Coqueluche* (Antony Mars), nous fait assister, en 1898, à Cluny, aux dé-

buts médicaux d'un étudiant de la veille, le jeune Anatole Truchon.

« Les femmes, ça délasse du travail ». Tel est son postulat. Aussi, devenu homme sérieux, marié, il découche. Comme il se rappelle « les bons trucs », il plante un mannequin dans son lit.

Ce garçon connaît évidemment les conseils de Méphistophélès à Faust : « Si vous rencontrez une belle jeune fille, pressez-lui doucement la taille afin de vérifier si son corset est bien lacé ». Anatole s'excuse ainsi d'embrasser certaine dame Ravignan : « Je l'auscultais ».

Plus tard, il convie la dame à souper, elle accepte. On les surprend : « Je surveillai le régime alimentaire de Madame ».

C'est encore lui qui entortille son domestique de bandelettes et le fait passer pour apoplectique...

La comédie se termine bien entendu de façon très morale : Anatole se décide à devenir un « médecin sérieux ».

Je ne sais pas s'il est beaucoup plus « sérieux » qu'un étudiant, le médecin que présentent, en 1902, toujours à Cluny, MM. Cheraire et Audigier, avec « Papa veut un Artiste ». Le fiancé de Mlle Lœillette, fille d'un marchand de couleurs, est forcé de se faire passer pour peintre, parce que M. Lœillette ne veut pas d'un médecin pour son gendre.

Or, le pauvre docteur est poursuivi durant toute la pièce par certain concierge « qui a mal au pyllore » et veut à toute force être soigné par lui.

Mais ces deux pièces tiennent plutôt de la bouffonne-

rie que de la comédie vraie; nous arrivons à cette dernière avec la *Visite de Nuit* de Tristan Bernard (1898).

Un père et une mère, petits bourgeois, affolés par les râles de leur enfant, font appeler le médecin, de nuit. L'enfant n'a rien, mais les parents, une fois rassurés, songent que la visite va leur coûter dix francs. Dix francs ! Ils consultent alors pour leurs cheveux qui tombent, pour leur bonne qu'ils craignent malade : c'est tout l'exposé lamentable de la fonction du médecin de nuit, et de la difficulté à recevoir, dans beaucoup de cas, les honoraires, lorsque le médecin, pas assez grand médecin pour qu'on le craigne, semble n'avoir pas gagné son argent « puisqu'il n'y a rien ».

« *Le Cas de Madame Carpin* » par Maurice Vaucaire, en 1901, aux Capucines, expose aussi, du reste, ce dernier inconvénient du métier. Là, nous assistons aux pénibles manœuvres d'un docteur qui, entre un mari bien portant et égoïste, une femme plaignante, geignarde, malade imaginaire, ne sait plus comment il se fera payer.

Et la Comédie nous offrira, encore, le médecin raté du « *Ménage moderne* » à Sarah Bernhardt, en 1901, le docteur Dessombes et son aide Le Thiébault « scientifiques manqués, féconds en inventions saugrenues ». Ils ont fabriqué des fauteuils à bascule, des pendules à détonation, des breuvages au phosphore, et spéculent sur l'ignorance naïve du client.

Au Grand Guignol, nous assistons aux affres du chirurgien qui a égaré, depuis un mois, une pince hémostatique. Où ? Il essaye de persuader à tous ses clients de se

« faire ouvrir le ventre ». Son inquiétude tournant à l'idée fixe, il téléphone à sa clinique d'inciser à nouveau les malades récemment opérés et de « bien regarder ». Or le valet de chambre apporte un sucrier, et le chirurgien y découvre avec stupeur son instrument transformé en pince à sucre.

En 1903, à l'Odéon, c'est encore un pur personnage de Comédie, que le docteur Duval de « l'Héritier » (Soulaine), le médecin verbeux, important, dressant bien haut la tête.

Avec « la Mariotte » de Weber et Soubé, en 1902, nous arrivons enfin au médecin considéré autrement qu'en successeur de Sganarelle, bon à faire rire.

La Mariotte, une paysanne hystérique veut à toute force épouser un paysan « Maître Gouron » qui la connaît mieux que personne. Malheureusement « elle en a eu d'autres avant lui ». Le docteur du village, Malaisé, (il dit lui-même « s'occuper de maladies nerveuses, ») la considère comme un sujet spécial, et l'examine là, au milieu du jardin, en venant réclamer de l'avoine pour son cheval. Gouron arrive, cause avec le médecin, lui confie qu'il voudrait bien se marier. « Avec Pauline Macheux, répond Malaisé, je vous ai vu souvent bavarder derrière la haie avec elle ».

Nous entrevoyons déjà l'existence du médecin de campagne: il va à pied le long des chemins, il bavarde avec les commères, surprend les amoureux, « boit un coup » avec le client. Sa médecine se borne, de temps à autre, à un conseil, au milieu de quelque cour de ferme. On l'estime surtout parce qu'il « parle bien ».

« — Tenez, Monsieur Malaisé, puisque vous êtes là, « vous allez me donner une consultation.

« — Volontiers, tirez la langue.

« — Mais je ne suis pas malade, et puis, je serais malade, c'est pas vous que j'irais chercher. Voilà: j'ai « compté sur vous pour un coup de main.

« — Si c'est dans mes moyens.

« — Vous êtes médecin, vous parlez bien. Ça serait-il « un effet de votre bonté d'aller chez les Macheux leur y « dire que Ledant est un mauvais gas qui leur mangera « leur quatre sous. »

Gouron le prie simplement de miner un autre prétendant dans l'esprit des parents de la fille, et pour le convaincre il ajoute: « Je vous donnerai votre avoine pour rien ».

Mais Pauline Macheux, elle-même, arrive. Elle déclare qu'elle préfère Gouron. Ledant, le rival évincé, croit se venger en courant chercher la Mariotte, et celle-ci tombe en crise à la nouvelle du mariage.

Malaisé, appelé, déclare: « Elle n'est pas évanouie, elle dort d'un sommeil cataleptique ». Il explique que cet état peut se prolonger un an, dix ans, plus encore peut-être... et les paysans se disputent autour du médecin à qui ne prendra pas la Dormeuse chez lui.

Le second acte nous apprend que La Mariotte dort toujours chez Maître Gouron. Les journaux parlent du phénomène, un reporter vient la photographier.

Le docteur Malaisé vient chaque jour voir la Mariotte. « C'est une chance inespérée qui l'a mise à ma portée. Son-

« gez : moi, petit médecin de village, j'aurai la gloire d'attacher mon nom à ce cas d'hystérie épileptique : Le cas de Malaisé ! » Il annonce qu'il a téléphoné à son maître Bracieux, professeur à la Faculté, membre de l'Académie de médecine. « Louison, guette sur la route, et si tu vois un Monsieur avec un rond rouge à la boutonnière, tu le conduiras ici. »

A ce moment Gouron se fâche. Il va enfermer sa Dormeuse qui est « pour lui tout seul ».

Le professeur Bracieux arrive. Malaisé, gêné par la colère et la menace de Gouron, est forcé d'avouer que « le propriétaire refuse de l'exhiber ». Et Bracieux, furibond, s'exclame : « C'est pour me dire ça, que vous m'avez fait « faire sept heures de chemin de fer. »

Bref, tout s'arrange, Bracieux peut examiner la malade. Il se déclare satisfait : « Voyons, lundi, je vous adresse la sous-commission d'anthropologie criminelle ; mercredi, la délégation suédoise ; jeudi, le Comité de neurologie, et samedi, tout le congrès des névropathes. »

Malaisé ne se sent plus de joie, Gouron est enchanté. Bracieux lui a donné vingt francs.

Ces vingt francs provoquent une nouvelle dispute. Chaque paysan veut garder la Dormeuse. Gouron fabrique un écriteau « Entrée de la Mariotte : cinq francs ».

Or la Mariotte se réveille, et ne veut pas se rendormir, malgré les exhortations et les menaces. Une bande de Parisiens demande déjà à la visiter... Malaisé est là heureusement pour jouer le rôle du sauveur :

« — Si la Mariotte ne peut plus dormir, elle peut tou-

« jours faire semblant. Ce que je dis là est pour vous
« obliger. »

« — Et à cause du mal de Malaisé, pas vrai?... Mais
« s'il arrive des docteurs?

« — Ils n'y verront que du feu, je ne les laisserai pas
« approcher. »

Et la Mariotte va s'installer sur le fauteuil.

Malaisé n'est pas un malhonnête homme. Comme beaucoup de médecins de campagne, il ne souffre pas de sa médiocrité. Seulement il doit se rappeler le temps où il étudiait dans une Faculté de grande ville, sous les ordres d'un maître célèbre, et sans désirer une installation plus luxueuse, il voudrait, inconsciemment, relever le niveau de la caste intellectuelle à laquelle il appartient. Il cherche à montrer que la Province n'est pas confinée dans une béate ignorance, il a l'orgueil d'attacher son nom à une maladie curieuse.

Si nous continuons cette étude du médecin considéré uniquement dans l'exercice de sa profession, nous citerons le docteur de la « Dame de chez Maxim's, personnage bouffon, dont le métier sert de prétexte à amener des farces hilarantes. Nous rappellerons dans « Les Deux Gosses » de Pierre Decourcelles à l'Ambigu, la consultation de l'Hôpital de Tours, une scène épisodique, amusante par le défilé des malades : l'homme au loup qui promène son mal dans tous les hôpitaux de province, ayant épuisé ceux de Paris ; le colosse réjoui qui répond à l'interrogation de l'interne : « D'où souffrez-vous ? ... Moi, j'ai trop de santé, monsieur le médecin ».

Dans la « Matérielle », de Gabriel Astruc (Antoine 1903) nous assistons à la visite que fait le docteur de la prison aux deux détenus, Desponts et Lenfant, que le hasard a placé dans une même cellule. Desponts a crié « Mort aux vaches » après un acquittement afin de se faire « loger, chauffer, nourrir gratuitement par l'Etat quelques mois ». Lenfant, vagabond également simule une maladie nerveuse, pour être « nourri, chauffé, logé, éternellement ». Son rêve est de se faire transporter à Saint-Anne; c'est là qu'il a observé le maniaque dont il simule à présent la maladie. « Le paradis sur terre..., des jardins... On lit Dumas « le soir autour de la lampe... et on assiste chaque année à « des représentations des grands artistes de Paris ».

Le médecin se montre très doux vis-à-vis de Lenfant. Il diagnostique chez lui « une hypersaltite locomotrice de la « région supra-lombaire avec action rétrograde sur le « système nerveux cervical. Une danse de Saint-Guy dans le haut du corps. ». Il l'exhorte à manger. « Vous allez « dépérir et vous cesserez d'être intéressant ».

Dupont rêve une chance pareille à celle de Lenfant. Il veut, lui aussi, simuler une maladie. Le docteur s'en va; le prisonnier le salue d'un énergique « Mort aux vaches! ».

— « En voilà encore un qui a une idée fixe » constate le médecin en fermant la porte.

Mais comme Desponts continue à invectiver le gardien, celui-ci se met à le bourrer de coups de poing afin de calmer sa manie.

Abandonnons la Comédie pure, nous trouverons encore dans le drame bourgeois le médecin mêlé à l'action

d'une façon toute passagère, le médecin des « Cœurs Vernis », par exemple (Marcel Lugnet et Marcel Luras, au Théâtre Antoine, en 1902).

C'est le médecin mondain, le docteur qui fréquente les stations balnéaires. Un peu prétentieux, fort sceptique, grand discoureur. Il sait admirablement vivre aux frais de ses malades.

Sa philosophie, selon le terme « J' m'enfichiste et macabre » ressemble à de l'Horace commenté par un carabin.

Au son des valses lentes, sur la terrasse d'un casino, il égrène de belles phrases : « Cueillez l'Heure qui passe, car « vous êtes condamnés à mort. Vous n'avez que des mois, « des semaines, des jours à vivre. Les hôtes de la Côte « d'Azur sont promis au cimetière ».

Il prédit la fin prochaine de ses malades qu'il voit passer : « En voilà un, le plus malade de tous, c'est lui qui ouvrira la marche funèbre ». Ni émotion, ni sensibilité, ni science. C'est le type du médecin pour gens du monde, celui que nous avons déjà rencontré en 1900, au Théâtre Libre, brun et pessimiste, annonçant à son ami le poète qu'il va mourir dans « Georges Carell » de Madame Tola-Dorian.

Le médecin peut ne pas avoir dans l'action une part directement active, néanmoins dans certains cas, son diagnostic prévoyant planant sur toute la pièce jouera le rôle de la fatalité du drame grec. C'est le cas de « La Course au Flambeau ».

M. Paul Hervieu, dans cette œuvre, soutenait la thèse suivante : la mère sacrifiera toujours ses propres parents à

son enfant. L'héroïne, prévenue par le docteur sait qu'un séjour en Suisse peut guérir sa fille, mais risque de tuer la grand'mère. Elle hésite quelque temps et l'aïeule, ne voulant pas la quitter, les emmène toutes deux, malgré la prédiction fatale pesant sur toute la fin du drame ; la vieille femme meurt en arrivant dans les montagnes.

Nous rencontrerons un médecin dans la « Matérialisation de Miss Murray » (1902, Grand Guignol), Voisin, appelé simplement à donner son avis sur un cas d'hallucination. Un médecin dans « le Marquis de Priola » (1902, Comédie Française). Un médecin dans « Une affaire de mœurs » au Grand Guignol (Ch. Esquier, 1902). Acte tragique que l'on peut résumer ainsi : un magistrat meurt subitement dans un cabinet particulier où il festoye. On appelle un docteur qui se trouve dans la salle. C'est le fils du mort. Il fait emporter son père au milieu des rires du cabaret.

On peut rattacher également à ce chapitre du médecin se bornant à exercer son métier sur le théâtre, la conférence de M. Gilles de la Tourette à l'Odéon, avant la représentation de la Dormeuse en 1901.

De Lordes a pris « La Mariotte » en tragique. Une femme est tombée en catalepsie il y a 6 ans. Elle se réveille ; son mari est ruiné, ses enfants sont morts, elle meurt à son tour.

Les critiques se montrèrent sévères pour Gilles de La Tourette.

« Il a voulu être léger, spirituel, et conférencia durant
« cinq quarts d'heures voulant aussi être complet et docu-

« menté. A la Salpêtrière il aurait été écouté avec attention parce que des étudiants, venus pour s'instruire, ne « trouvent pas le temps long. Au théâtre, il ne s'agit, dans « une conférence que de préparer l'effet d'une pièce de « manière proportionnée à la nature et à la durée de « celle-ci » (a).

M. Hauriot, « pseudonyme », disait Larroumet, sous lequel se cache un médecin considérable, était plus expert en matière théâtrale quand il faisait jouer « l'Enquête » à Antoine, en 1902. « Non seulement, ajoutait le « critique, la pièce est excellente pour un ouvrage d'ama- « teur, mais un professionnel ne saurait mieux faire ».

Molière présentait, en effet, dans le Malade Imaginaire un cas très juste de neurasthénie : les propos du malade, son entourage, les médecins qui l'exploitent. L'Enquête expose, (n'est-elle pas l'œuvre d'un médecin), l'observation minutieuse d'un crime commis au cours d'une crise d'épilepsie,

« Le caractère fondamental des attaques d'épilepsie, explique le médecin légiste au cours de l'action, c'est l'absence de tout souvenir. Au sortir de la crise, le malade ne se rappelle plus rien. Il ne se rappelle plus rien, ni le commencement, ni la fin de la crise. Il ne connaît son mal que s'il a été averti par son entourage ». Cette déclaration peut être mise en exergue de la pièce.

Un président de tribunal a été assassiné en sortant de dîner chez des amis. Le juge d'instruction, également in-

a) Larroumet. *Le Temps*. 1901.

vité, a quitté cette maison avec lui, à dix heures. Ils se sont séparés, se souvient-il, « au coin de la rue Victor-Hugo ». Un passant a trouvé le cadavre et a fait sa déclaration à dix heures et demie. Il n'y a aucune trace de vol.

On trouve chez le Président, célibataire, une correspondance et une photographie révélant une liaison du Président avec la femme d'un représentant de commerce soupçonneux, jaloux. Le juge ne doute pas un instant de la culpabilité du mari. « Dur et cruel » il n'a « jamais eu qu'un but dans sa vie, la recherche de la vérité ».

La femme, le mari, protestent avec véhémence. L'avocat affirme que d'une enquête faite par lui « il résulte que le « corps a été trouvé cinquante pas environ avant la rue « Victor-Hugo, c'est-à-dire à un endroit où, d'après vos « dires, vous étiez encore ensemble. »

Le juge considère cette accusation comme une « fable stupide », mais lorsque le médecin légiste vient lui faire part de ses constatations: « La victime a été tuée instantanément par un mécanisme très spécial que nous désignons sous le nom d'inhibition. Il tombe, mais son agresseur continue à le frapper avec une vigueur étonnante, et ces contusions ont été produites sur le cadavre alors que la victime était bien morte.

« Le crime a été commis par un homme sous l'empire d'une crise nerveuse, c'est-à-dire par un épileptique. »

Devant l'affirmation du médecin, qu'un tel malade ne garde de son acte aucun souvenir, le juge rapproche les charges relevées contre lui-même.

Le Président a été frappé à coups de canne plombée. Or, le président en possède une. Il l'avait, ce soir-là, et la montre toute bosselée, dans un coin,

Le juge incite le médecin à chercher sur lui les stigmates de l'épilepsie, fatigues insolites au réveil, absences, mouvements convulsifs de la face. On demande au greffier. « Oui, j'ai observé chez Monsieur le juge des symptômes analogues à ceux que vous décrivez.

Le juge se prend à douter de lui. Il essaye, sans pouvoir y parvenir, de se rappeler ses dernières paroles avec le Président : « Mes idées sont brusquement interrompues » et reprises. Il me semble que ma vie a été suspendue « quelques instants ».

...Et bientôt il roule à terre en proie à une nouvelle crise.

II. PROFESSION ET VIE PRIVEE

Nous sommes loin à présent du médecin amusant ou ridicule; nous venons de le voir grâce à une science intelligemment appliquée trouver la solution d'un problème dont le résultat sauve un innocent. Nous allons rencontrer le médecin sentant que son rôle ne se borne pas à « exercer ni métier capable de lui procurer l'existence matérielle », mais aussi à lui faire goûter la satisfaction morale de « faire du bien », Jean Kervil, dans « les Mouettes » de Paul Adam (1906).

Les critiques ont vu dans ces « Mouettes » le conflit de « la morale du Christ et de la morale de Nietche, de l'Esprit de Sacrifice et de l'Esprit d'égoïsme. » Paul Adam écrit: « Ce sont des Bigoudens pénétrés du fatalisme légendaire qui défendent sur la scène leurs traditions con-

« tre le moraliste du Triomphe, l'Homme venu du Nord
« avec sa froide raison pour nier les sentiments ». Je dirai
plutôt les Mouettes sont l'histoire du médecin, le Héros le
dit lui-même, « vivant non pour triompher des autres,
« mais pour contenter son âme ».

Jean Kervil, ancien major de la marine, s'est retiré en
Bretagne, dans une vieille maison de famille. Marié de-
puis huit ans « pour boucler son budget », il loue chaque
année une partie de sa demeure à des Parisiens fortunés.

Kervil est donc très loin d'être riche. « Les hypothèques
« s'approprient la maison; les créanciers ont accepté en
« gages du major six mois de son traitement. Cet hiver, le
« ménage subsistera grâce aux quelques cents francs de
« misérable clientèle. Et le pauvre Kervil s'affaiblit beau-
« coup. »

Kervil est, en effet, malade. Une attaque de fièvre jaune
l'a déprimé. Il emporte avec lui des pillules de strichnyne,
destinées à le soutenir durant sa route. Il est réduit à aller
soigner ses malades à bicyclette. Et quels sont ces malades?
Les paysans : le charron, la mère Kardenec.

Mieux que tous les discours, cette conversation entre
sa femme Yvonne et une riche cousine à laquelle il loue
des chambres, peindra son existence :

« — Ton mari n'a pas un instant de repos.

« — Oui, le voilà près d'un agonisant dans une cham-
bre triste.

— Je me représente l'endroit. Cela sent le cidre aigre et
le beurre rance. Une femme en bonnet de nuit et qui res-
semble à un homme déguisé le harcèle de questions absur-
des.

— Elle demande qu'il prescrive la potion la moins chère.

— Un enfant crie sous les loques du berceau et les poussins se réfugient sous le buffet.

— C'est bien cela...

— Il restera longtemps.

— Chez les pauvres, il n'aime pas écourter ses visites.

— Et il s'accuse de mesurer son temps au peu d'argent qu'il reçoit d'eux !

— Quand il en reçoit ! »

Jusqu'ici ce ne serait que la banale histoire de ce médecin pauvre que Frapié appelle « une Providence de Carrefour », mais Kervil est aussi un savant.

Lorsqu'il ne traîne pas sur les routes, il s'enferme dans son laboratoire, il tente, par « des injections de métaux dans les veines » de former une sorte de fluide qui multiplie les énergies du sang ». Et l'argent lui manque pour mener à bien ses recherches. « Me guérir, cesser tout travail... cure d'altitude... éviter les chagrins... être millionnaire ! »

Son entourage ? Yvonne, sa femme, l'épouse du médecin pauvre et génial. Elle a foi en lui « son sérum sauvera des milliers d'existences ». Elle souffre des luttes qu'ils soutiennent tous deux. Mais les dures conditions de son existence, l'économie parcimonieuse de chaque minute l'ont faite tomber au rang de ménagère provinciale. Elle surveille la lessive, s'affecte d'un trou de cigarette sur un fauteuil, se désespérant de ne rien pouvoir davantage. « J'envie cette Adrienne, elle possède toute ce qu'il te faut ! ».

Adrienne, c'est la cousine riche, celle qui a loué une partie de la maison. Elle est veuve, escortée d'une petite-fille et d'une belle-mère qui juge ainsi Kervil : « Le docteur s'écoute prononcer des discours ».

Adrienne est la femme du monde qui veut faire de la science et s'intéresse aux travaux de Kervil parce qu'il lui plaît. Elle lit pour le séduire « la Psychologie des foules ».

Dans une telle atmosphère, en face de Kervil doux et résigné, débarque un beau matin Chambalot, Chambalot le commerçant para-médical, directeur de la Compagnie des produits pharmaceutiques ; « chimiste distingué », présente Kervil à sa femme.

Il a lancé « l'iode Chambalot », le « régénérateur Chambalot ».

Il vient pour louer une des dernières pièces libres de la demeure.

En réalité, il connaît les publications de Kervil : « qu'il guérisse et je gagne 50.000 francs par an avec le sérum Kervil. Un sérum ça se lance, ça s'exploite ! »

Il est tout de suite à son aise. Il courtise la bonne. Il descend déjeuner en pyjama. Cette scène du déjeuner, au premier acte, campe d'ailleurs immédiatement les personnages.

Chambalot proclame que « la gourmandise développe l'intelligence » et indique la recette pour composer « un beurre de crevettes ».

La cousine s'extasie sur Kervil « Prométhée nouveau ».

Yvonne réprimande la petite Gilberte : « Tu vas tacher la nappe, mon enfant ! »

Kervil reste silencieux. Il reste silencieux jusqu'au mo-

ment où Adrienne propose à Chambalot de s'intéresser aux travaux du médecin, et où, à propos du vinaigre de la salade, Chambalot lui parle de ses ennemis.

— « Des ennemis, moi !

— « Nos anciens camarades de la Brasserie Pantagruel, « ta promotion d'internat, tes camarades de la marine ! »

Tous ces ennemis sont nés le jour où Kervil a publié ses recherches ; lui-même, Chambalot, a fait chœur. « Les ennemis détruisent par leurs critiques, dit-il, ils blaguent « ton peu de titres universitaires ».

Kervil ne doit d'ailleurs pas plus compter sur les maîtres. Il a fait des gaffes. Chambalot défile la série de maladresses à éviter pour le savant sans fortune qui désire percer. « Les honnêtes gens approuvent sans commander ». Il faut fréquenter les dames riches, protectrices « des petits internes », ne pas dédaigner les banquets de corps, souscrire pour les statues à Claude Bernard, répondre aux renseignements que demandent sur vos travaux les médecins et apothicaires de province, ne pas dénoncer les bévues des charlatans millionnaires. « De tous les vices, la pauvreté est celui qu'on pardonne le moins ».

Chambalot piétine à plaisir les belles illusions de cet homme qui prétend avant tout « sauver des millions d'existences ».

Voici la tentation qui vient se glisser chez ce savant modeste. Chambalot persuade à Adrienne de l'épouser « le divorce du docteur représente pour moi cinquante mille francs par an. »

Kervil va-t-il se laisser séduire par la promesse d'une

fortune lui permettant de se consacrer tout à ses travaux? Sa cousine lui plaît également, c'est la femme coquette, pimpante; elle le distrait du souci quotidien. « Je cesse d'être savant depuis votre présence. Les lois naturelles me paraissent des phénomènes lumineux. » Chambalot et Adrienne offrent le bonheur à Kervil. Il hésite et il résiste; c'est la fin.

Paul Adam a saisi admirablement cette situation si fréquente de l'homme de laboratoire pris entre le pain à gagner et la science qu'il préfère. Dans le cas présent, Kervil résiste, d'autres comme Hardouin, du « Bluff », se laisseront entraîner.

Le médecin du « Bluff » (1907, G. Thurner, théâtre Antoine), cherche, lui aussi, un sérum contre la tuberculose lui aussi végété avec une femme, des enfants, dans une ville de province où il fait ses visites à pied.

Une riche dame installe près de chez de lui un sanatorium et la femme du docteur, aigrie elle aussi, comme tout à l'heure Yvonne, reproche durement à son mari ses vaines expériences: « Parce que tu tripotes des fioles et des produits chimiques, tu t'imagines être un grand savant. Tu n'es qu'un médecin de campagne, et ton intérêt est de prendre la direction médicale du sanatorium. » Le fils, Maurice, vient à la rescousse. Les fournisseurs impayés crient jusque dans la rue. Or, Maurice veut tirer les siens de cet embarras. Il va marier sa sœur cadette à un « ami de poker », très riche, auquel il a annoncé cinquante mille francs de dot ». Rien ne t'empêche de continuer tes expériences jusqu'au jour de ton résultat. Alors ou tu

« échoues, et tu persévères dans le sanatorium, ou tu triom-
« phes et ta découverte fait notre fortune ! »

Jusqu'ici Hardouin est resté honnête. Il a refusé de laisser opérer par un grand chirurgien, (ce qui lui rapporterait sûrement) la riche Madame de Lucenay, sa cliente. Mais la dame a été trouver l'illustre Bonneau. Bonneau décide l'intervention et lui offre en même temps un de ses élèves, Rousselet, pour diriger le sanatorium qu'elle vient de fonder.

Le sanatorium prospère. « Ce Rousselet, c'est lui la
« cause de tout notre malheur. Avec les autres médecins,
« on pouvait encore lutter, mais lui ! ». La ruine des Har-
douin s'accroît. La petite fiancée ayant révélé sa mi-
sère à « l'ami Lanié », la mère du jeune homme vient
« retirer sa parole ». La famille Hardouin se lamente ;
leur bonne elle-même, se sentant malade, veut les quit-
ter pour entrer au sanatorium.

Incidemment, Maurice apprend que les recherches de son père ne sont pas demeurées tout à fait infructueuses.
« J'obtiens une suractivité nouvelle, une amélioration évi-
« dente, les malades croient êtres sauvés. Mais après avoir
« vécu de leurs dernières forces, ils se retrouvent épuisés, sans défense.

« Le résultat est nul ». A quoi Maurice répond « Nous
« sommes sauvés, il faut exploiter le sérum ! »

Un combat se livre encore dans l'âme du pauvre médecin auquel s'offre, si tentante puisqu'il n'a rien, la route du charlatanisme. « Le devoir du médecin est de prolonger la vie. »

— « Allons donc, ne vaut-il pas mieux renaître, espérer encore ! »

— « Ce serait criminel.

— « Vivre mieux, c'est vivre plus ! »

Maurice fait miroiter la ruine de Rousselet : « L'estime des gens, c'est l'estimation de votre bourse. »

Sur qui expérimenter ? Maurice propose la bonne. Hardouin, poussé par un dernier scrupule, avoue à la pauvre fille : Ce remède peut vous faire beaucoup de bien pendant « un certain temps, beaucoup de mal ensuite ».

La bonne aime Maurice, Maurice lui a promis qu'ainsi elle ne le quitterait pas ; elle consent.

L'aisance revient, le luxe même. Rien ne manque dans la maison : téléphone, valet de chambre, bibliothèque. Il vient sans cesse des clients nouveaux ; on écrit au médecin pour fonder des cliniques. Hardouin va même collaborer au « Réveil Social », journal politique d'un de ses anciens clients pauvres, l'ouvrier Suard, devenu député. Son article sera « Clinique contre Sanatorium ».

La bonne, Marie, par sa mine superbe, est une réclame ambulante pour le sérum. Cependant, Madame Hardouin et sa fille trouvent leur domestique moins brillante cette semaine : c'est le moment de la renvoyer.

Hardouin a pris de l'assurance. Toutes ses velléités d'être honnête semblent évanouies. Il ausculte la bonne, son visage exprime qu'il découvre une augmentation du mal. Qu'importe ! il faut vivre ! « Marie, vous êtes guérie ! »

Il lui propose de retourner dans son pays. La pauvre fille, affolée, répond en avouant son amour pour Mau-

rice : « Ne me renvoyez pas, Monsieur le Docteur. Je sais
« bien que je mourrai, laissez-moi mourir près de lui ! »
Et il la garde.

Or, la petite Françoise, la plus jeune fille d'Hardouin arrive. « Il me semble qu'avec notre fortune subite, un malaise est entré dans la maison. Pourquoi n'es-tu plus seulement que le père de Maurice ? » Elle vient de renvoyer Madame Lainé, qui la redemande en mariage, et comme Maurice, présent, se récrie, allègue ses engagements avec le fils, Hardouin, s'exclame. « Tout arrive à la fois : la conduite de Marie, la faillite de mon sérum, la canaillerie de mon fils. Tout notre bluff depuis un an me monte à la gorge. »

Le député Suard et Rousselet apparaissent. Hardouin proclame que son premier article de la Revue sera sa confession. « Mon sérum ne vaut rien », crie-t-il à Rousselet. « Bast ! les clients viendront quand même. »

« J'assassinerai chaque jour scientifiquement ! »

« — Ta ! ta, riposte Suard, si votre sérum n'est plus
« bon, comment se fait-il qu'à Lille et Bordeaux on ouvre
« des cliniques sur le modèle de la votre ?

« — « Quand ils sauront !... »

« — « Croyez-vous que ça les arrêtera ? »

Rousselet est là pour demander la main de Françoise, et Suard goguenard interpelle Hardouin « Vous êtes un
« malin, vous allez repasser au sanatorium tous les mala-
« des de la clinique, l'argent ne sortira pas de la fa-
« mille. »

Hardouin reste pris par son bluff.

Ne soyons pas trop sévère. Nous venons de voir combien le métier est dur pour qui n'a pas d'argent. Le médecin doit représenter, il doit avoir quelqu'un pour ouvrir sa porte, de la chaleur pour faire déshabiller le client.

Au premier acte du Bluff, Hardouin gèle dans son cabinet, la cheminée est garnie, mais on ne l'allume pas d'avance. La bonne voyant arriver un client, accourt : « Faut-il allumer ? » C'est un pauvre, un « non payant », ce n'est pas la peine de le ménager : le médecin répond « pas encore. »

Le médecin n'a pas le droit d'être pauvre. Sa profession ne doit point rappeler le métier qu'on paye. Combien de clients perdus, surtout à la campagne, parce que « le docteur a envoyé sa note ». La fortune semble être une garantie du savoir — et n'avons-nous jamais entendu dire : « C'est un bon médecin. Allez-y, vous verrez ses tableaux ! »

Une autre condition, presque aussi nécessaire, c'est de se bien porter. Les paysans permettent encore « la mauvaise mine », ils en font le résultat de la fatigue, des longs trajets à parcourir entre les villages ; mais en ville, écoutons Bertry, dans « l'Evasion » : « Les clients sont si « égoïstes et si bêtes qu'ils n'ont plus confiance en nous « s'ils ne nous croient plus en bonne santé ! « Guéris-toi « toi-même, guérisseur » — Avec une logique absurde, ils « pensent que si nous ne pouvons pas nous soulager nous- « mêmes, nous sommes des ignorants ^a. »

a) Brieux. *L'Evasion* (acte ?)

C'est pourquoi le premier mot du médecin malade sera
« Que personne n'en sache rien, surtout! » — « Est-ce
qu'on m'a vu? »^b

Il est vrai qu'à côté de cette exigence professionnelle
se place un autre sentiment: l'orgueil. Le médecin ne veut
pas être soupçonné de déchéance. Il gémit peut-être un
peu sur sa maladie: « Si j'étais un client, je serai bien
« forcé de donner un nom à son cas, je lui donnerai de
« l'espérance dans sa guérison, je le tromperai... » Cet
aveu ne tarde pas à se transformer en révolte: « Malade
« moi! je suis moins malade que toi, moins malade que
« vous, La Belleuse, vous n'arriverez pas à mon âge! Je
« vous en réponds »^a.

M. Brieux a fort bien décrit dans l'« *Evasion* » cette
psychologie du médecin malade. Il se guette, cherche sur
lui les moindres stigmates, dissimule et laisse enfin tom-
ber son masque: « Tout de même, on ne peut pas ne rien
« essayer. Peut-être d'autres savent-ils?... Trouver, inven-
« ter, me voilà aussi ridicule que mes malades. On veut
« formuler les lois de la vie, et on assiste impuissant à
« son agonie! Pourquoi est-ce que je meurs? »^b

Ce dédoublement du médecin qui souffre et analyse sa
souffrance devait aussi tenter Romain Coolus. — Le doc-
teur Darcier dans « *Une Femme passa* » s'aperçoit qu'il est
trompé par une coquette, il veut s'enfuir, il donne à son

b) Brieux. *L'Evasion* (acte III).

a) Brieux. *L'Evasion* (acte XX).

b) Brieux. *L'Evasion* (acte?)

secrétaire toutes ses notes « Je t'en fais cadeau! Puis, l'observateur du cas intéressant point sous l'Homme blessé. Il se souvient qu'il a écrit un *Traité de la « Neurasthénie volontaire »*. — « Tu sais, continue-t-il, que je deviens un cas remarquable. Je t'enverrai sur moi des documents intéressants pour notre livre, tu ne diras pas sur quel sujet tu les auras pris, voilà tout! » ^a

C'est une dissociation nette entre le médecin et l'Homme. Qui l'emportera des deux? Ce problème a tenté Kiestemaekers, et, nous venons de le voir, Romain Coolus.

Avec l'Instinct (Kiestemaekers, en 1905) non seulement le médecin officie, consulte, mais nous le voyons dépouiller tout à fait son état d'Homme pour n'être plus que celui qui soigne et qui guérit.

Dès les premiers actes se place une intéressante étude de Jean Bernou, « chef de clinique à Beaujon, chirurgien « des Hôpitaux, de l'Académie de Médecine, Président de « la Société de Chirurgie... le Grand Bernou ». Son frère André est aussi médecin — seulement, dit le valet de chambre, « un brave homme, voilà tout. — Pauvre diagnostic et pas de main! le Grand est l'inventeur du crochets hémostatique et de la réduction des ectopies cardiaques. »

Or Cécile Bernou, la femme de Jean, aime un ancien interne de son mari, Lucien d'Arteuil. Aujourd'hui, Lucien se meurt dans une villa proche de celle du chirurgien, à Saint-Cloud. Céline passe pour neurasthénique dans

a) Romain Coolus. *Une femme passa* (acte IV).

l'esprit de son mari et de son beau frère. Elle discute avec ce dernier.

« — Votre neurasthénie est anti-médicale. Que vous ont fait les médecins? » Il lui cite des exemples célèbres de dévouement en temps d'épidémie. « Bah, certains d'entre vous se font du devoir professionnel une conception héroïque, soit. Mais si un chirurgien se blesse, il faut un miracle pour le sauver. Quelle dérision! » Elle explique qu'elle déteste par-dessus tout la science du médecin parce qu'elle est « incapable ». — « Un passif compliqué de mots et de vaines théories. » Elle lui jette à la face Lucien d'Arteuil qu'on laisse mourir. Mais le grand Bernou arrive. Il reçoit la visite d'un ancien malade, Lautriquet, agent de police privée, et Lautriquet lui annonce que sa femme va le tromper la nuit même avec d'Arteuil.

Jean Bernou consulte son frère. Depuis la scène avec Lautriquet, il a été rôder dans le jardin pour surprendre sa femme et l'amant. « Nous sommes des esclaves aux heures de crise, on bourre son petit cerveau de grandes idées, tout est vain. » Plus loin, il s'écrie : « Je ne con- nais qu'une vérité, l'instinct ». Et son frère réplique : « Que t'a-t-il dit, l'instinct le plus féroce, celui de la conservation, le jour où ton bistouri t'inoculait un virus foudroyant? T'a-t-il dit d'abandonner ton malade? de t'enfuir pour le faire soigner? Il s'est tu parce qu'un instinct plus impérieux le forçait au silence, l'instinct des êtres supérieurs. »

Nous sentons déjà s'amorcer le conflit entre le geste du

Primitif brutal, sanguinaire, égoïste, et le geste acquis par le raisonnement qui arrêtera le premier.

Lucien est entré chez Céline, il a été pris d'une syncope, il est tombé et s'est fracturé le crâne.

André Bernou essaye en vain de le ranimer, de le faire emporter tandis que son frère arpente encore le jardin. Il ne peut rien, voici Jean. Le chirurgien a d'abord un mouvement terrible. Il chasse sa femme; elle reste, elle le supplie: « Vous pouvez le faire vivre! — J'attends qu'il meure! Je pourrai le sauver, j'en ai sauvé des centaines, des milliers d'autres qui semblaient perdus ». Il devient barbare: « Je dispose de sa vie. »

André Bernou intervient alors: « Il y a un homme à sauver. Derrière ces mots-là, c'est toute sa vie qui se dresse fièrement; on ne met pas une minute à renier toute une vie! »

Le chirurgien se précipite vers la pièce où git le malade. Sa femme veut le retenir, André l'arrête: « Restez, vous dis-je. Je sens qu'il le faut. »

Jean reparaît « calme, affreusement livide, sans un geste ». — Va réveiller Pierre, nous avons à travailler. »

Il est intéressant de rapprocher de « l'Instinct », « Une Femme passa » (1910). L'idée qui inspira les deux auteurs est la même, la préface de Romain Coolus a beaucoup d'analogie avec les déclarations d'André Bernou: « Suivez le médecin et l'officier dans le développement de la crise amoureuse, ils réagissent différemment. Vous verrez comment malgré tout persistera chez le

« premier l'habitude professionnelle d'imposer à sa sensibilité une discipline intellectuelle, tandis que chez le second, les images tendront à s'extérioriser et à se transformer en actes. »

La femme qui passa, Suzette Sormain, est une cliente du docteur Darcier. Coquette, elle a séduit le médecin par ses danses perverses, son admiration naïve : « Je suis fière d'aimer un homme tel que toi, de ton intelligence, de ta valeur. Il me semble que je suis toi, ça me grandit à mes propres yeux. » En même temps, elle encourage l'officier Héricy revenu des colonies.

Charlier est le type du bûcheur.

« Sa femme fut sa première rencontre et son mariage, sa première aventure. Au quartier, on ne lui connaissait pas de maîtresses. Peut-être même n'est-il un grand homme que parce qu'il a eu la veine d'ignorer les petites femmes. »

Charlier devient élégant. Sa femme le constate. Elle aussi souffre d'ailleurs du métier absorbant de son mari. Ce n'est plus Yvonne Kervil ou Madame Hardouin, les compagnes des médecins pauvres, lassées par la chasse perpétuelle après l'argent ; Darcier est arrivé célèbre, mais Simone Darcier se plaint de ne pouvoir posséder son mari. « Ton travail et ta profession m'ennuient, m'énervent — si j'osais, je dirais même qu'ils m'enbêtent. — »

A présent du reste, Charlier néglige ses clients, ses travaux, ses livres : « Ah ! dit-il, si je pouvais recommencer ma vie ! » — Il doit aimer ailleurs. Simone n'ose point lui faire part de son doute. « Je ne veux point l'humilier

« devant moi. » Une lettre trouvée par Héricy chez Suzette amènera le dénouement du drame. Héricy venu par hasard pour consulter le docteur Darcier, reconnaît dans l'écriture de ce dernier, les caractères du papier accusateur, et Darcier atterré apprend la double trahison de Suzette.

L'officier, en proie à une crise terrible veut se tuer. Darcier songe à s'enfuir, pour oublier; sa femme le retient.

« Qui te remplacera ?

— « Je ne suis pas le seul médecin.

— « Demain, un malade viendra ici que toi seul pour-
« ra défendre contre son mal. Cela suffit pour que tu ne
« partes pas. Tu n'as pas le droit de trahir ta mission, et
« eux, c'est eux surtout, tes malades, que tu n'as pas le
« droit d'abandonner. Le bruit d'une jupe de femme a
« donc couvert pour toi l'immense clameur de la vie. —
« La vie te réclame, tu l'as habituée à ton dévouement, tu
« es un des seuls êtres au monde qui n'aient pas le droit
« de disposer d'eux à leur gré. »

Darcier ne fait plus aucune difficulté pour se laisser convaincre. Il court auprès de Héricy, gisant, qu'on a emporté dans une chambre : « Je vais essayer de guérir mon
« malade, toi, tu tâcheras de guérir le tien. »

Il ne faudrait cependant pas déduire de ces deux exemples que le devoir du médecin arrive à lui créer une personnalité nouvelle abolissant ses haines, ses passions, ses désirs. Nous venons de le voir sollicité d'un côté par l'instinct de vengeance, de l'autre par cette seconde natu-

re, l'instinct médical. Si nous le considérons dans un acte encore plus spontané, l'acte sexuel, le médecin sera-t-il complètement asexué, quand l'exercice de sa profession le mettra en présence d'une femme?

Dans l'« Evasion », à cette phrase de Madame de Cat-tenières :

— « Vous devez en avoir des succès parmi vos jolies clientes ».

Le docteur La Belleuse répond :

« Vous faites une erreur que commettent presque tous
« les gens du monde. Le cabinet d'un médecin n'est pas
« un boudoir; c'est le confessionnal des misères huma-
« nes, et lorsqu'on y parle d'amour, c'est beaucoup moins
« gai que vous ne l'imaginez. Pour nous, une cliente n'est
« pas une femme, c'est une malade, voilà tout » ^a

Malheureusement, nous apprenons bientôt que La Belleuse est l'amant de Madame Longuyon, sa cliente. Monsieur Longuyon, lui-même, berné par les « honnêtes paroles » du docteur, encourage sa femme : « Docteur, ma
« femme ne se décide pas à aller vous voir et sa santé
« m'inquiète. Voulez-vous la sermonner un peu » ^b

A l'hôpital, le mot de l'Interne du « Chirurgien de
« service » est exact. On l'interroge sur une malade :
« Jeune? Gentille? » — « Je ne sais pas, je n'ai vu que
« son ventre » ^c; mais en clientèle, l'atmosphère change
— surtout s'il s'agit du médecin connu dans le milieu ri-

a) Brieux. *L'Evasion* (acte I).

b) Brieux. *L'Evasion* (acte I).

c) Gravier et Lebert. *Chirurgie de service*.

che bourgeois. Là, sa cliente est du même monde, elle est soignée, élégante, belle parleuse. Elle vient voir son « Bon Docteur » ou le « Cher Maître ». Le soir, ils dîneront souvent ensemble chez des amis, et, en prenant le café), voyez le premier acte d' « Une femme passa »), la dame proclamera son médecin « le premier docteur de France ».

— Vous devriez le consulter, ma chère.

— Je ne suis pas malade.

— Vous le serez, c'est certain. N'est-ce pas, docteur, que cette petite femme aura besoin de vous un jour ou l'autre ? »

Quant à Madame Darcier, la femme du médecin, elle ne s'illusionne guère. « On consulte un docteur, on ne l'épouse pas. A côté de la chambre à coucher, l'éternel cabinet de travail, le plus terrible des cabinets particuliers. Toute cette clientèle de femmes, de jolies femmes que je ne connais pas et que toi tu connais trop. Car enfin, elles n'ont pas de secrets pour toi, tes charmantes malades. Et on a beau dire qu'un médecin n'est pas un homme ! »

D'ailleurs, dans ce milieu, le médecin ne doit-il pas avoir une certaine allure : « Plaignez-vous de vos cheveux blancs. Ils vous donnent un air respectable. Pour un médecin, c'est très utile » ^a.

Du moment que le médecin sent « ce besoin de plaire », il oubliera difficilement qu'il est homme, et pour réussir, il n'hésitera plus à mettre à son service les moyens communs à tous ceux qui veulent arriver.

Les cheveux gris ne sont pas suffisants. Déjà, nous avons

a) Romain Coolus. *Une femme passa* (acte III).

entendu Chambalot reprocher à Kervil de ne pas sacrifier assez à l'opinion publique, maintenant nous trouvons André Michelet, dans « Gertrude » forçant son père à quitter une vieille servante-maîtresse parce que cet état de chose nuit à sa réputation, sa considération, partant à son mariage.

— Mon père est-il vrai que....

— Oui, mon fils, c'est vrai.

— Eh bien, la famille Leblanc le sait et mon mariage est impossible.

Tous deux se regardent attérés. Quelques scènes après le fils exige la rupture et peut épouser Jeanne Leblanc, fille d'un conseiller à la cour des comptes.

III. PROFESSION ET VIE PUBLIQUE

Quand le médecin est arrivé par de tels procédés, quand il possède le prestige de celui qui sait, consulte, celui devant lequel on dévoile toutes ses misères, ne sera-t-il pas tenté d'abuser de sa force, de mettre en jeu son pouvoir, ses influences au service de ses passions?

« Il n'y a pas d'être humain, (c'est un médecin qui parle,) qui, sachant notre qualité, ne se sente troublé si nous le regardons avec insistance. Fixez un ami bien portant. Dites-lui d'un certain air: « Vous portez-vous bien, un tel? » Il se troublera et son « oui! » sera déjà plein d'anxiété. Il vous suppliera de lui dire ce que vous avez remarqué » a.

Mais le pouvoir du médecin ne s'arrête pas à une simple affirmation dans le vague: il y a la loi de juin 1838, permettant d'enfermer tout individu dément dans un asile pu-

a) Brieux. *L'Evasion* (acte II).

blic ou privé soit d'office, soit sur demande de la famille, avec un seul certificat de médecin. C'est pourquoi, en 1900, M. Bruyère protestait à Antoine avec « En Paix », contre le danger que présente ce pouvoir s'il vient à tomber entre les mains d'un médecin sans conscience. Un négociant, Varambaut est parti pour un voyage d'affaires qui a duré un an. En rentrant, il s'aperçoit que son gendre, avec la complicité au moins morale de sa fille a dilapidé quarante mille francs pris dans la caisse de la maison de commerce qu'il avait mission de gérer. Il va porter plainte. L'entourage n'a que le temps d'agir. Heureusement le père du coupable est médecin, le docteur Mériel. « C'est le premier médecin de son pays », dit de lui sa bru. « Oui, répond la sœur de celle-ci, mais tellement connu et jugé que sa belle-sœur faisait jeter les médicaments qu'il lui ordonnait, de crainte de laisser trop tôt son héritage. »

Mériel va sauver les coupables, ses complices. Alors que Varambaut était en Amérique, la nouvelle s'est répandue, on ne sait comment, d'une grave insolation frappant le commerçant. Menacé, le médecin commence à exploiter cette légende : « Cet homme revient fatigué, éprouvé par le climat. Il aurait eu vraiment une insolation que je n'en serai pas surpris... Sa conversation démontre qu'il a besoin de grands ménagements... Il menace tout le monde... Au lieu d'avoir de l'indulgence pour une faute, il n'a plus qu'une idée fixe : se venger... » A ces insinuations, l'associé Leblanc « qui fait partie lui aussi de cette bande de malfaiteurs dont le docteur Mériel est

« le chef », répond : « Tout s'éclaire... Ce que je prends pour un caractère difficile chez Varambaut n'était que le processus lent d'un état pathologique. »

Et Mériel conclut aussitôt : « Il m'est arrivé de donner les premiers soins à des délirants qui m'ont laissé la même impression que Varambaut. »

Donc, il est décidé que Varambaut est fou. « Il lui faut du repos, de la tranquillité ». Le médecin propose de le mettre quelque temps, non pas dans un hospice, « mais dans une de ces maisons particulières, tenues par des hommes très savants et très sérieux, où les malades sont soignés bien mieux que dans leur famille. » — « Mais dans une maison de santé, il pourra aussi bien écrire contre nous. — Un médecin ne laisse pas un aliéné dif- famer à son aise ! »

La surexcitation de Varambaut favorise du reste ces projets. Le négociant menace de la police un commis qui a volé des dentelles, on l'accuse « d'avoir voulu se livrer à des voies de fait sur diverses personnes, » ...« Il est dangereux de le laisser en liberté. » L'associé Leblanc a un ami, le docteur Colas qui dirige une maison de santé particulière où règne « une surveillance intelligente et des garanties que ne donne pas un asile de l'Etat. »

Colas est une autorité dans sa spécialité, un de ses cousins est juge d'instruction, « une telle parenté avec des gens haut placés est une obligation de moralité... Les Tribunaux le savent ». Colas est un croyant, sa clientèle est riche et dévote, il ne se contente pas de soigner les corps. « Les âmes sont malades, dit-il. Le médecin

« choisi par ceux que la foi illumine, devrait avoir l'autorité d'un juge. Le jour où cela sera, une âme ne pourra plus corrompre les autres; dès que nous la verrons malade, nous l'isolons. »

Colas et Mériel appellent en consultation un médecin de fortune « appelé, un jour, pour une bonne qui s'était coupé la main avec un verre, » mais qui n'a jamais revu Varambaut. Ils veulent cependant son avis « sur les divagations de ce pauvre monsieur »... Le médecin pressé de questions finit par déclarer « le système nerveux de M. Varambaut un peu ébranlé ». Il parle de l'envoyer à la campagne, et Mériel lui démontre comment la maison du docteur Colas est préférable à tout : « un établissement où rien ne fait défaut ». Il faut y enfermer le malade.

Comme une des filles essaye de protester, Colas n'hésite plus. Il formule son diagnostic : « C'est un délirant mélancolique, il soupçonne tout le monde, il ne se rend plus compte de sa situation. L'isolement est indispensable... Point capital, il a dit à deux reprises : il y a de quoi se jeter à l'eau ! L'idée de suicide est donc en lui ! »

Colas part avec la promesse qu'on lui mènera son pensionnaire avant la fin de la journée; il prescrit de lui faire prendre une potion calmante. Mériel et son fils donnent de superbes honoraires au médecin fantoche appelé pour cette « expertise ». On abrutit Varambaut à l'aide d'une dose énorme de bromure. Tombant de sommeil, il se laisse emmener chez le docteur Colas.

Les trois derniers actes se passent dans la maison de santé. Nous y trouvons les divers malades : le Juge, le Notaire, l'Ingénieur, le professeur. Varambaut est parmi eux. Colas les visite. Varambaut lui fait constater qu'étant là depuis deux mois, il voudrait s'en aller. « Vous avez encore besoin de repos d'esprit, répond le médecin, « La nuit, on vous entend gémir, vous plaindre. » Le frère de Varambaut demande à voir le malade. Colas lui déclare : « Je n'ai pas encore vu de cas plus grave. »

Colas laisse cependant les deux frères en présence. Varambaut veut s'en aller, il prie son frère de l'emmener. « Quand un malade de cette espèce s'irrite de ne pas sortir, parle de s'en aller, c'est qu'une crise est proche »... Varambaut supplie à présent ses enfants venus eux aussi de ne pas le laisser là... Ils se sauvent, et les gardiens accourus le menacent de la camisole de force. Varambaut comprend le drame. « Je suis donc prisonnier d'un médecin. De quel droit ? personne ne proteste... Je suis en-fermé. »

Le quatrième acte met encore un nouveau médecin en scène, Raulard, amené par une fille de Varambaut qui veut être absolument fixée sur la maladie de son père. Raulard est l'homologue de Colas. « Allez-vous m'enlever mon pensionnaire ? » — « J'ai donné le conseil de rester tranquille. Vous comprenez, je ne suis pas au courant... A propos j'ai chez moi une affaire du même genre, le tribunal vous a chargé de l'expertise, je voudrais bien que ça finisse... »

Ils se taisent : Varambaut et sa fille reviennent. Celle-

ci raconte au séquestré qu'elle intente un procès aux Mériel pour le délivrer. L'Interne de la maison Gaucher passe : « Le docteur que j'ai amené a dû s'entendre avec le docteur Colas, n'est-ce pas votre avis ? »... Gaucher acquiesce « ils ne se contrediront pas ». Il dissuade la fille d'amener un autre médecin, fût-ce un spécialiste. « On « spéculé habilement sur la terreur qu'inspire le fou ; la « présence d'un seul aliéné authentique suffit pour légi- « timer la séquestration de milliers d'hommes sains. Con- « suldez qui vous voudrez on vous dira la même chose »...

Gaucher est le seul médecin honnête de la maison : car nous voyons à présent apparaître Millet, Millet qui essaye d'hypnotiser Varambaut et l'incite à commettre des extravagances. « Je tâcherai de me disculper des choses dont « on m'accuse... Je ferai savoir au Président de la Répu- « blique que je n'ai pas fait faillite... » Il a fait prendre des renseignements sur vous... « Millet coupe les ongles des « malades ». Plaignez-vous, on vous offre un médecin pour « manucure ! »

Le dernier acte devient encore plus pénible. Les malades sont réunis, chacun énumère les mauvais traitements auxquels les soumettent les gardiens pour en tirer le plus d'argent possible. Ce n'est pas tout, le frère de Varambaut demandant à voir l'aliéné, Colas, par une savante manœuvre de par-a-vent, fait semblant de faire prévenir le séquestré alors que le gardien qu'il envoie ne sort pas de la pièce. — « M. Varambaut refuse de venir », dit-il après chaque sortie simulée...

Mais arrivent les juges « délégués par le Tribunal

pour interroger M. Varambaut, dont la sortie est réclamée par une de ses filles et son frère »...

Ils ont en main le rapport de Kaulard, rapport écrasant : « ...Incurable... ne saurait sortir de la maison sans « danger pour lui ou les tiers... »

Les juges se transportent dans la chambre de Varambaut. Millet est avec le malade, il le prévient de la visite qu'il va recevoir : « C'est votre frère et votre fille aînée « qui envoient ces juges. Ce qu'ils se moquent de vous ! » Varambaut est mis en défiance, il refuse de répondre aux juges, il refuse de signer sa demande de mise en liberté, il se déclare satisfait de la maison... Nous ne pouvons plus savoir s'il est sain d'esprit ou s'il divague... Il saute sur un des juges à une insinuation... on l'entraîne à la douche...

Cette pièce eut un retentissement énorme dans le public. Les polémiques nombreuses soulevées lors de la représentation prouvent que la question intéressait, passionnait, non seulement les spectateurs, mais aussi les médecins.

Larroumet en avait rédigé la critique dans *le Temps*. Quelques jours après, il reçut de nombreuses lettres, entre autre celle d'un « éminent docteur » traitant la thèse soutenue par Louis Bruyère de « lieu commun ».

À quoi Larroumet répondit : « Relever des cas authentiques de pareils abus n'est pas mon affaire. Il me suffit « de constater dans l'occasion en quoi le sujet traité par « un auteur dramatique, répond ou ne répond pas à l'opinion du public, puis, s'il est traité avec vraisemblance ou

« non. En outre, ce qui me semble trop prouvé par des « scandales publics, dont plusieurs tout récents, c'est que « la manière dont les malades ont été traités dans quelques asiles, était plutôt de nature à aggraver leur mal « qu'à le guérir ».

Du reste, en 1907, au théâtre Molière, M. Pisani revient à la charge, et sa « Maison à l'Envers » signale de nouveau les difficultés contre lesquelles se heurtera un homme sain d'esprit enfermé chez les fous, lorsqu'il tentera de faire connaître à l'extérieur la machination dont un médecin criminel l'aura rendu victime.

Voici le cas :

Une femme gênée par un mari malade (je crois même me rappeler qu'elle l'empoisonne petit à petit) décide avec l'aide de son amant, un médecin, de s'en débarrasser en le faisant enfermer dans un hospice d'aliénés.

L'auteur nous conduit certainement à Sainte-Anne. Nous sommes dans la cour où les fous vont se récréer. Ferri Pisani a visité ce genre d'établissement ; nous voyons le paralytique général volé aux cartes par les gardiens ; un zouave blessé à la tête arpente la scène et rugit à chaque instant : « Apprêtez baïonnette. Une, deux ! » ; il y a un menuisier qui se croit Napoléon, des mélancoliques, un halluciné.

Le mari a commencé à protester avec véhémence. On rit de lui, on le douche. A présent, il est redevenu calme. Il essaye de convaincre par sa logique, sa douceur, personne ne le remarque. L'halluciné l'attire dans un coin. « Moi non plus, je n'étais pas fou, dit-il en substance, j'ai été in-

carcéré avec un seul certificat de médecin, parce que je gênais. J'ai protesté, j'ai essayé d'écrire. Peu à peu, j'ai senti que le contact de ces déments me détraquait. A présent, j'ai des visions. Je vois la femme qui m'a conduite ici en séduisant le médecin, je veux la saisir, je... » et il est pris de délire.

Le directeur de l'hôpital paraît. Il entre accompagné de deux élégantes jeunes femmes. Il a passé la nuit avec elles dans quelque cabaret élégant et leur a promis de leur montrer des fous. La victime s'adresse au directeur, implore les femmes. Le directeur sourit : « Tous vos camarades disent comme vous, mon ami ! »

Cependant un des camarades du malheureux héros, un jardinier qui vient à l'hôpital « faire une période » pendant la mauvaise saison, consent à se charger d'une lettre.

La lettre est remise à un ami de l'interné ; l'ami obtient de voir le directeur, réclame cet homme « qui n'est pas fou », fait toutes les démarches nécessaires pour obtenir la libération.

Le temps passe, on finit par mettre le prétendu fou en présence de son ami, mais, comme sa femme, qui ne se doute pas que sa manœuvre a été dénoncée, entre à son tour, le mari saute sur elle, l'étrangle avec un ricanement sauvage : il est devenu fou.

Cette année enfin, de Lorde et le Docteur Binet annoncent encore une pièce, « L'Homme mystérieux », où, dit une avant-critique, « le deuxième acte essayera de dépeindre la lutte entre les pouvoirs publics et les médecins « lorsqu'il s'agit de libérer un homme qui, à tort ou à « raison, a été enfermé dans une maison de fous ».

C'est que, grâce au reportage perfectionné de la Presse, le public est maintenant beaucoup plus au courant de ce qui se passe. « En Paix », Larroumet le constatait plus haut, a été inspiré par certaines séquestrations arbitraires qui se passèrent autre part qu'au théâtre. Les auteurs, prenant leurs sujets dans les campagnes des journaux, vont signaler des abus dont maint article a déjà demandé la réforme. Les deux drames précédents viennent de s'occuper de l'hospitalisation des aliénés, en 1906; le « Chirurgien de Service » (Gravier et Lebert) va s'attaquer au règlement d'assistance aux malades.

La scène se passe dans une bibliothèque de salle-de-garde; les internes fument la pipe, jouent aux cartes; une femme est avec eux, Simonne, théâtrale quelconque. On discute les cortèges du bal de l'Internat, le défilé des maladies de peau. On blâme l'interdiction faite par le directeur d'amener des femmes à la salle-de-garde. Le directeur est « un sale bougre ». Il a fait « suspendre un interne « qui faisait monter sa garde par un externe »... Les internes causent avenir: « Il n'y a de vrai que les spécialités, « les maladies nerveuses ou les voies urinaires ». Chacun discute les avantages de la spécialité qu'il choisit. Toutes ces discussions sont ponctuées par le refrain de l'un d'eux, Aubry: « Tous les malades sont des salauds ». On réclame l'interne de garde. D'abord, c'est une femme qui a le ver solitaire. « Je l'ai faite expulser par les agents ». Ensuite, une urgence, « Hématocèle avec inondation péritonéale ».

Il faut téléphoner au chirurgien de garde, et vite, car la femme se meurt. Le chirurgien (il n'y en a qu'un seul de service pour tout Paris) vient de partir pour Tenon. Il ne sera pas là avant trois quarts d'heure. Le règlement d'assistance aux malades interdit d'opérer sans l'autorisation du chirurgien. L'amie d'un des internes, une petite ouvrière, s'élève contre cette loi stupide, elle pousse l'interne, Radouin, à demander au directeur de lever l'interdistion.

Le directeur refuse, le chirurgien arrive, la femme est morte.

Mais le théâtre, inspiré par les journaux, ne s'arrête pas encore là. Il a protesté contre l'excès de pouvoir donné à un médecin qui peut après tout avoir les faiblesses d'un homme; il a demandé des réformes administratives; il va agiter à présent le grave problème du secret professionnel.

Une des grandes forces du médecin, nous l'avons vu dès le début, c'est de posséder, au même titre que le prêtre, ce secret professionnel. Il n'y a pas là qu'une défense morale: le Code, dans l'article 378, spécifie que tout secret révélé, dont on a eu connaissance en vertu de son état ou de sa profession, rend passible d'une amende de cent à cinq cents francs et d'un emprisonnement de un à six mois.

Cependant, lorsque se connaissent davantage les dangers de la contagion, une restriction est apportée à cet article. La loi du 30 novembre 1892 impose la déclaration immédiate à l'autorité publique des cas de maladies épidémiques.

Est-ce une conséquence de cette modification nouvelle apportée au Code? ou de la vulgarisation des notions sur

l'influence de l'hérédité, toujours est-il que plusieurs auteurs discutent et recherchent les cas où le médecin, par un acte d'humanité supérieure, a le devoir de trahir celui qui s'est confié à lui. « Je prétends que le médecin doit rester « libre de parler ou de se taire, qu'il ne doit pas décliner « systématiquement l'honneur ou le péril d'une situation « difficile, qu'on ne saurait l'astreindre à une règle immuable de conduite, l'enchaîner à la loi du silence » (a).

Le conflit entre un principe général et un fait particulier, où il s'agit de savoir qui doit l'emporter de l'absolu ou du relatif est posé.

En 1901, Le Baillon (C. Le Senne et Adolphe Meyer) expose ce cas de conscience au théâtre Antoine. Un médecin de province, Chauvelin, soigne Marthe Lussan, une jeune phthisique. Chauvelin a prévenu la mère de la gravité du mal. La mère n'en tient compte. « Est-ce qu'on devient poitrinaire comme ça ? sans rime ni raison. »

— C'est vrai, Chauvelin me l'a dit.

— Mais l'autorité de Chauvelin, le prestige d'un petit médecin de campagne ! » Elle met le mauvais état général de Marthe sur le compte d'une déception éprouvée par la jeune fille : elle allait en effet épouser un filleul de Chauvelin qui « un matin a quitté le pays et n'est jamais revenu. »

Or Marthe aime de nouveau, elle est aimée. Cependant Georges de Rouville, le prétendant, essaye de se rensei-

a) Le Baillon (acte II) C. Semce, A. Meyer (1901).

gner auprès de Chauvelin, parce qu'il juge Mademoiselle Lussan un peu malade.

Il tente de savoir la raison capable d'expliquer l'attitude du filleul du docteur. Le médecin reste impénétrable. Monsieur de Rouville lui pose alors la question brutale : « Si j'étais votre fils, me diriez-vous : « épouse Mademoiselle Lussan. »

— « Ceci est autre chose », répond le médecin. « Si
« vous étiez mon fils, ambitieux, bien doué, travailleur
« comme je vous connais, je vous dirai : Ne te marie
« jamais... l'homme vraiment fort est celui qui reste seul :
« Mais, vous n'êtes pas mon fils. Ne prenez conseil que
« de vous-même. Seulement, écoutez moins votre cœur
« que vos yeux. »

Georges l'interrompt : « C'est-à-dire ? » — « Ne vous
« en rapportez qu'à l'observation personnelle et directe,
« ne croyez qu'à vous seul quand seul vous êtes en jeu
« et gardez vaillamment pour vous toute la responsabilité
« des évolutions de votre existence. » Georges de
Rouville n'obtient que cette réponse ambiguë. Le mariage a lieu. Le médecin, dont la conscience n'admet pas ce consentement tacite qu'il semble donner à l'union, a voulu encore faire comprendre à la mère qu'elle doit l'empêcher d'avoir lieu : « Comprenez donc, Chauvelin que
« vous êtes, riposte cette dernière, que l'état de Marthe
« ne relève pas de votre science. Cette enfant devient
« une femme... voilà le secret de son humeur inquiète...
« Quand votre filleul a si brutalement rompu, elle a cru
« mourir... Ce n'était pas son corps qui agonisait. »

Une fois mariée, Marthe est de plus en plus souffrante. Son mari consulte, pour elle, un parent, le professeur Houdot. Houdot s'étonne de l'état dans lequel il trouve Marthe : « Mademoiselle Lussan se portait bien quand « vous l'avez épousée ? » — « Pas tout à fait. Marthe « était profondément affectée par la rupture de certains « projets » et Georges de Rouville conte l'histoire du filleul de Chauvelin. Houdot cesse de s'étonner : « Tout « s'explique, dit-il, la maladie de Mademoiselle Lussan « était connue de son entourage, vérifiée, constatée « par ce médecin qui a sagement averti son filleul... Ce « médecin, vous lui avez télégraphié comme il était con- « venu, viendra-t-il?... C'est de ce côté-là que nous dé- « couvrirons la vérité ». — « Il est là ».

Chauvelin arrive. Chauvelin salue Houdot de tous ses titres. « Il n'est pas permis, même en province, au plus, « modeste des praticiens d'ignorer le Président du syn- « dicat anti-microbien, de l'Association biologique, de la « société pour la propagande des méthodes prophylacti- « ques... » Le mari et les deux médecins s'asseyent. Houdot expose à Chauvelin l'état dans lequel il trouve la malade. « Il est impossible que la tuberculose ne remonte « pas à deux ou trois ans, c'est-à-dire à l'époque où vous « surveilliez la croissance de Mademoiselle Lussan ». Chauvelin réplique « Rien à présent ne m'empêche plus « de dire ce que j'ai vu, ce que j'ai cru voir... » Il a diagnostiqué le mal dès ses premières visites à la jeune fille, il a prévenu la mère, « elle ne prêta qu'une médiocre attention au radotage alarmiste d'un médecin de campagne »,

il raconte comment son neveu, ayant manifesté l'intention d'épouser la malade, il parvint à grand peine à l'éloigner. « Pourquoi moi, ne m'avez-vous pas aussi prévenu? » s'écrie Georges de Rouville — « Vous n'étiez pas
« mon parent, vous interrogiez le médecin d'une famille
« qui vous était encore étrangère. Ce médecin devait garder le silence. »

Houdot intervient. Il indique qu'il fallait agir en avertissant la mère. « Qui vous dit que je ne l'ai fait? » répond Chauvelin. — « Alors, ne pouviez-vous mettre Mon-
« sieur de Rouville doucement en éveil? » — « Vous oubliez, dit Chauvelin, les titres officiels dont est couvert
« le médecin, l'autorité qui s'attache à ses moindres paroles
« devant les tribunaux... Mon nom ne vous rappelle
« rien? »

Et le médecin de campagne, abandonnant son attitude modeste, rappelle comment il y a vingt ans, lui, Chauvelin, fut condamné pour violation du secret professionnel. « Vous étiez, Monsieur Houdot, l'arbitrè cité par le mi-
« nistère public. Vous parliez de haut; vous laissiez tom-
« ber les dogmes qui faisaient au secret professionnel le
« piédestal d'une idole. Votre déposition fut écrasante...
« On dit encore au Palais: l'arrêt Chauvelin »...

Une longue discussion s'engage; Houdot se déclare pour l'inviolabilité absolue, aujourd'hui comme il y a vingt ans. Il reproche à Chauvelin d'avoir encore révélé le secret médical, à son neveu. « Je n'ai pas discuté, j'ai ordonné.. « Je
« te défends d'épouser cette jeune fille ». C'est au parrain
« que mon filleul a obéi, sans interroger le médecin ».

Le débat continue. Chauvelin estime que dans la profession de médecin, « la conscience individuelle doit être
« le seul arbitre des conflits moraux » — « Nous touchons,
« constate-t-il au moment où le respect du code deviendra
« incompatible avec l'accomplissement du devoir moral...
« Le Baillon qui étouffe notre voix inquiète déjà les fa-
« milles ». — « Nous sommes les prêtres de la science, ré-
« pond Houdot; pas plus que le prêtre nous n'avons le
« droit de parler... Nous sommes par la loi et par la tra-
« dition condamnés au silence ».

Chauvelin invoque la forfaiture commise envers l'humanité par le silence du médecin « les suites d'une malpro-
« preté couverte par notre abstention s'étendent à l'infir-
« ni... Nous péchons contre la race en la laissant déchoir
« et s'anéantir ...Il y a des lois mauvaises », ajoute-t-il.

Houdot semble conclure ainsi : « Nul n'est assez sûr de
« lui-même pour mettre sa conscience à la place de la loi.
« Le secret n'est pas seulement ce que le malade nous a
« confié, mais aussi ce que nous avons vu, entendu, deviné.
« Le secret de notre client est tellement le notre qu'il en
« ignore parfois la véritable nature et presque toujours
« l'étendue, et qu'il lui serait impossible de nous en délier.
« lui-même, puisqu'il n'en connaît ni sa portée, ni ses li-
mites ».

Camille Le Seine et Adolphe Meyer avaient exposé le problème : en 1909 Jacques Terni essayait de le résoudre avec les « Baillonnées ».

Une femme médecin, Geneviève Certal a eu pour amant un compositeur russe, Serge Orloff. Aujourd'hui ils ne

s'aiment plus. Serge veut même épouser la filleule de la doctoresse, Annette. Annette est une enfant nerveuse, elle est atteinte d'une maladie de cœur. Geneviève consent.

Mais Geneviève et Serge ont eu un enfant, une sorte de monstre hydrocéphale. Ils ont expliqué la difformité de cet être par le travail intellectuel forcené de Geneviève. « Les femmes qui choisissent un labeur d'homme, qui s'y donnent totalement, n'ont pas le droit d'être mères ! » Arrive le père de Serge Orloff : un vieux comte russe abruti par l'alcool, l'opium, toutes les orgies. Il va se faire opérer, et auparavant confie son fils à la doctoresse. Il révèle à Geneviève que Serge est un mélancolique : « à vingt ans il a voulu se suicider ». Le père a tout tenté pour le distraire, en vain. Serge porte une tare nerveuse héréditaire.

La doctoresse bondit : « Il faut empêcher ce mariage ! » Le comte répond que rien ne lui fera avouer la vérité à son enfant dont il veut le bonheur ; quant à Geneviève, elle ne parlera pas, elle porte un « baillon » : n'a-t-elle pas reçu ses confidences en tant que médecin ?

Les affres de la malheureuse commencent. Elle fait voir au vieillard l'enfant hydrocéphale le fils de Serge. Elle sollicite à diverses reprises le comte, obstiné à se taire. Elle prend conseil de son parrain, le professeur Mortier. Alors, dans un dénouement tragique, elle crie la vérité tandis que Serge, en l'entendant, roule à terre en proie à une crise d'épilepsie. Ainsi Jacques Terni élargit encore le rôle du médecin : il ne se contente plus de calmer et essayer de guérir ; il intervient, prévoit, dirige.

Il y a, dans cette conception nouvelle, matière à de lon-

gues discussions: il faudrait, pour légitimer la conception de J. Terni, que la science fut infaillible et que le médecin possédât une vérité absolue lui permettant de s'ériger en juge et de se délier du secret professionnel.

Brieux, dans son théâtre, dont je ferai plus tard l'étude, s'est lui aussi préoccupé du secret professionnel. Les parents d'un enfant syphilitique, pour garder la nourrice qui l'allait, lui parlent vaguement « d'un mal qu'elle pourrait attraper » et lui promettent des gages superbes ^a. Le médecin intervient: « Madame, la maladie est trop grave
« par ses conséquences possibles, conséquences lointaines
« qui peuvent aller jusqu'à l'infirmité et même jusqu'à la
« mort, pour qu'une indemnité puisse payer le dommage
« que vous aurez causé ».

— « Mais elle accepte ».

— « Je préviendrai la nourrice, je la renseignerai, exactement, complètement, ce que vous n'avez pas fait, j'en
« suis certain ».

— « Comment, vous, médecin, appelé dans une famille qui
« donne toute sa confiance, qui vous livre ses secrets les
« plus terribles, vous trahiriez? »

« Si c'est une trahison, Madame, la loi me l'ordonne et
« même si la loi était muette, je ne laisserai pas une fa-
« mille de braves gens s'égarer jusqu'à commettre un cri-
« me: ou vous faites cesser l'allaitement, ou je parle ».

Brieux admet la violation du secret professionnel lorsqu'il s'agit de défendre un faible: la nourrice ignorante, par exemple.

a) Brieux. *Les Avariés*. (Acte II).

L'acte suivant des « Avariés » justifie d'ailleurs cette hypothèse. Le beau-père du syphilitique vient trouver le docteur et le prie de délivrer un certificat constatant « la nature du mal dont son gendre est atteint pour servir de base à l'instance en divorce.

— « Le certificat, je ne puis vous le donner » — Comment cela ? — La règle du secret professionnel me l'interdit ». Et le Beau-père se récrie « Il n'est pas possible que votre devoir soit de prendre parti contre les victimes, qui sont d'honnêtes gens ».

/ Le client lui-même n'envisage donc plus ce secret de la même façon suivant qu'il a intérêt ou non à le voir violer.

IV

LA FEMME MÉDECIN

A propos du secret professionnel, nous venons de parler des « Baillonnées ». Cette pièce était intéressante encore à un autre point de vue ; elle mettait en scène des femmes-médecins.

Maintenant que les Facultés sont ouvertes aux « étudiantes », l'étude de l'avocate, de la doctoresse, devait tenter les auteurs dramatiques.

Nous avons des étudiantes russes dans les « Oiseaux de Passages » de Donnay et Descaves, une étudiante dans « le Divorce », tiré du roman de Paul Bourget, Mademoiselle Jettier, médecin, dans « une Femme Passa », enfin les deux doctresses des « Baillonnées », Geneviève Certal et son élève Hélène Grandier.

Il serait peut-être exagéré de prétendre que les auteurs n'ont vu qu'Armande et Philaminthe dans la femme-mé-

decin, mais il est certain qu'ils l'ont souvent conçue plutôt comme une « pure intellectuelle » que comme une femme cultivée.

Nous trouvons d'abord l'étudiante. Je ne parle pas des « Oiseaux de passage », où il s'agit d'étrangères, mais de l'Héroïne du Divorce. L'étudiante de Bourget est une fille libre. Elle a aimé, dans la ville de province où elle a commencé ses études, un individu qui semblait partager ses idées sur l'amour sans contrôle. Cet homme l'a quittée. Elle est venue à Paris. Elle a connu un jeune étudiant en droit. Ils s'aiment, il veut l'épouser malgré son passé. La famille du jeune homme refuse de donner son consentement, ils s'en vont finir librement leurs études.

L'étudiante est considérée comme une émancipée. Elle a abandonné le rôle de la femme biblique, « filer, se cacher, obéir, se taire », elle se met en rébellion contre les lois morales bourgeoisement pratiquées.

Suivons la; devenue médecin, c'est Mademoiselle Jettier^a qui reste au fumoir, avec les hommes, et rassure ses compagnons sur le peu de contrainte que sa présence doit imposer à leurs paroles: « Ne vous gênez pas, nous sommes entre hommes ». Elle allume une cigarette et s'excuse ainsi: « J'ai pris en salle-de-garde la mauvaise habitude de fumer. »

Le fait de fumer semble beaucoup préoccuper les auteurs. Hélène Grandier qui entre dans les « Baillonnées » un thermomètre à la main, fume elle aussi. La cigarette

b) Romain Rolland. *Une femme passe* (Acte I.).

semble être une marque distinctive de la doctoresse. Jacques Terni s'est complu à en représenter le type tel qu'il est, si j'ose dire, classiquement conçu. Hélène Grandier appelle Germaine Certal « Mon maître ». Germaine a aimé « Il faut oublier votre défaite, cette lâcheté d'un moment indigne de vous ». Hélène la félicite de ne plus aimer. « Je regarde souffrir ceux qui sont de chair et de sang, dit-elle. Je vous regarde ». — « Tu méprises, répond Germaine, du haut de ta dignité et de ton égoïsme que tu appelles ta force morale. »

Geneviève est, du reste, plus femme. Elle sent que le frère de sa filleule, Robert Vernet, l'aime et va lui demander de l'épouser. Elle se laisse aller à des regrets sur l'orientation de sa vie : « Insexuées, nous troquons notre « robe de femme contre une livrée virile qui n'est pas à notre mesure. N'allons nous pas contre l'éternelle et normale vérité ? »

« La vérité, c'est l'égalité professionnelle. »

Hélène est révolutionnaire. Robert Vernet la juge du reste telle quelle est : « détachée de tout par la vocation réelle ».

Il conjure Geneviève de ne pas l'imiter, de ne pas le laisser partir : « Vous vous retrouverez une femme désespérée de sa vie anormale, honteuse de sa féminité gâchée. Vous sentirez les lacunes de la science, l'impuissance de votre intervention ; » le poids écrasant de votre responsabilité ».

Et peut-être, au lieu de voir dans les « Baillonnées » une revendication contre l'intransigeance du secret pro-

fessionnel, ne faudrait-il pas simplement considérer cette pièce comme une étude de ce que deviendra la femme-médecin face à face avec la responsabilité « écrasante » que comporte parfois son métier ?

V

LE ROLE SOCIAL

Je disais au début que le médecin a remplacé le prêtre; je citais ce mot: « Vous êtes les Dieux d'une religion d'athées! » L'idéal philosophique s'est transformé: de spiritualiste il est devenu matérialiste en même temps que social. Le transformisme s'est élevé contre l'affirmation dogmatique de la religion révélée. La finalité de l'Humanité préoccupe moins que les besoins de l'homme vivant; les nouveaux systèmes étudient avant tout le moyen d'améliorer son sort actuel.

Le médecin, scientifique par ses études, est aussi, par son métier, plus à même que tout autre scientifique, de connaître l'existence de son semblable, ses luttes, ses entraves, ses misères.

Henri Fouquier constate, en 1906, « que les questions sociales sont le grand problème de notre temps. Derrière le rideau de la politique, elles sont l'avenir mystérieux; le

théâtre arrive et devait arriver fatalement à s'en occuper. » Aussi nous allons voir les auteurs faire du médecin et le représentant des doctrines matérialistes, et l'homme éclairé, le prédicateur des théories généreuses et humanitaires qu'il n'hésitera pas, dans beaucoup de cas à appliquer.

Le médecin sera-t-il infailible dans ce nouveau rôle ? Fleubert a déjà dépeint, dans *Madame Bovary*, le philosophe matérialiste, le pharmacien qui remplace, par une doctrine étroite et rancunière, le bigotisme, « son ennemi. »

De même, le médecin des « Ames ennemies » (a) procède directement d'Homais.

Un savant est parti en Australie pour examiner certains ossements que l'on croit être ceux de singes anthropoïdes.

Le savant revient ; il rapporte avec lui le squelette d'un intermédiaire direct entre l'homme et le primate, preuve irréfutable de l'exactitude des théories transformistes. Pendant cette absence, sa femme, guidée par une mère bretonne et dévote, s'est emparée de l'esprit de leur petite fille. L'enfant est devenue très pieuse ; sa sensibilité exagérée la conduit même vers le mysticisme.

La mère confesse au savant cet état de choses ; mais elle le fait avec ménagements, réticences. Le médecin de la famille arrive, s'emporte, et ses déclamations outrancières font éclater le drame.

Il dénonce la chapelle installée dans le cabinet même du savant, les visites fréquentes du curé ; il se réjouit de la

a) Loyson, (*Les Ames Ennemies*, Autoine. 1907).

trouvaille de son ami, non parce qu'elle vérifie une hypothèse scientifique, mais parce qu'elle est la ruine du prêtre. Il est anti-clérical. Sa joie laisse poindre une rancune de parti politique, c'est le médecin qui vise au « conseiller général ».

A la suite d'un dîner qu'il partage avec son ami le curé, le docteur Bordier, bien plus élevé dans l'échelle intellectuelle, opposera, dans « Nos deux Consciences » de Paul Anthelme, sa conscience laïque inspirée de la raison, à la conscience religieuse qui procède de la foi. Cette pièce était intéressante parce qu'elle opposait justement la religion du prêtre à celle du médecin, en mettant en présence deux individus convaincus et éclairés.

La morale du prêtre l'emportait peut-être en grandeur : l'abbé Piou se laisse condamner à mort pour un meurtre dont il connaît l'assassin. En vain le médecin le supplie de publier ce qu'il sait et s'écrie : « Une morale qui sacrifie l'innocent est immorale », le prêtre se tait et répond par l'exposé de la doctrine chrétienne.

Mais le médecin sera, lui aussi, capable de gestes généreux ; plus il connaît la vie, mieux il comprend et il pardonne davantage. Il aura de la sympathie envers ceux ou celles qu'on blâme. C'est le médecin du « Ruisseau » (Pierre Wolf) assis, sa journée finie, dans un cabaret de Montmartre et regardant, sans crainte de compromettre sa dignité, ses clientes qui papillottent aux chandelles.

— « Vous venez souvent ici, dit un ami.

— « Souvent... quelquefois, en passant ; d'ailleurs je retrouve des clientes ici, mon cher. Et lorsqu'elles viennent

chez moi elles ont une façon de parler bien différente; elles sont, c'est assez curieux, timides au delà de tout ». Il les salue doucement et leur sourit.

Le médecin sera un des premiers à excuser la femme à laquelle on reproche « une faute »; non seulement il plaidra en sa faveur, mais encore il donnera souvent l'exemple de l'oubli et du pardon; tel Desclos, dans une pièce de Capus « Rosine ».

Rosine, jeune fille bourgeoise ruinée après la mort de son père, est venue à Paris avec un « gars » de sa province. Ce dernier l'a délaissée pour une payse riche. Rosine est demeurée couturière. Les dames charitables qui l'emploient la regardent d'un mauvais œil; un vilain monsieur, Héliou, ne cesse de la poursuivre. Elle va lui céder. Elle rencontre un jeune médecin, Desclos.

Desclos, fils d'un bureaucrate philosophe optimiste et bienveillant, ne gagne pas grand chose dans la ville de province où il est établi depuis six ans. Qu'importe les gens et les dires: il épouse Rosine: elle a souffert, il l'aime.

C'est encore le pardon de la femme qui dirige « Les Petites Jourdeuil » de Maurice Denier et Maurice Chevalier.

En face du premier séducteur de Fernande Jourdeuil, Robert Valency, « un drôle qui a remplacé son cœur par un encrier », se place le médecin Desroches. Fernande et Desroches s'aiment. Fernande avoue son passé au médecin. Il répond, disait un critique en « appliquant les idées de Madame Aubray ». Comme l'héroïne de Dumas, on sent qu'il prend pour règles les enseignements de l'Evangile et la parabole du Christ sur la brebis égarée. Il l'épouse.

Sans en avoir encore fait sa femme, il l'emmène en voya-

ge, la conquiert par sa généreuse tendresse. Une soirée les met en présence du pleutre Valency, un duel a lieu entre Desroches et lui.

Enfin débarrassés de Valency, Desroches et sa femme sont heureux.

Mais le médecin devait prendre une part encore plus active et plus directe au mouvement des idées nouvelles de son époque. L'un des premiers il devait s'intéresser aux tentatives de solidarité; aussi Donnay et Descaves lui donnent-ils une place au sein de leur « Clairière », oasis anarchiste au milieu de la société moderne.

La pièce débute à Villiers-sur-Aisne, dans le cabinet d'Allayras. Nous apprenons que le médecin est marié, qu'il n'a pu s'entendre avec une femme bigotte, mesquine, taquine; il est venu s'installer dans cette ville solitaire de province avec sa maîtresse, Jeanne. « Il espère y être libre », dit-il à son père venu le visiter « à l'écart du monde qui n'admet rien de ce qui est libre ».

Son père se lamente de cette situation fausse: « J'admets tous les principes, répond le médecin, mais je demande à ceux qui les chevauchent une sévère logique ».

Le député Verdier, qui prépare sa campagne électorale, vient le trouver: « Je veux vous tâter le pouls au point de vue des élections ». Pour se faire un allié, Verdier laisse entrevoir au médecin la possibilité d'être lui-même député dans la circonscription voisine. Il indique comment Allayras a déjà pour lui les ouvriers et les paysans « ceux qui assurent les majorités à la campagne ». Le docteur est facilement un homme populaire. « Le dévouement pour

les pauvres, les soins gratuits à ceux qui n'ont pas le moyen de payer, tout ça, c'est d'un bon serviteur de la Démocratie. Il ne manque pas de médecins à la Chambre ». A quoi d'Alleyras répond du tac au tac : « mais depuis que le corps social a appelé les médecins en consultation, il ne m'apparaît pas qu'il se porte mieux, au contraire ».

Le médecin, selon lui, doit se contenter d'être « le bon serviteur de ceux qui souffrent ». — « Si mes clients sont « satisfaits de moi, pourquoi m'enverraient-ils ailleurs? »

Non loin du village où soigne ce médecin, un philanthrope a laissé, en mourant, vingt hectares de domaine et une ferme, « la Clairière », pour y établir une « colonie communiste, industrielle et agricole ». Un nommé Rouffieu, ancien tailleur qui, à force de ruminer, « ayant compris le jeu de l'organisme social » a endoctriné le riche testateur Mouvay à son idée. « Remplacer le travail individuel ou collectif au profit d'un seul, par le travail de tous, au profit de tous ». La Clairière collectiviste fonctionne depuis quelque temps déjà.

Du reste, voici Rouffieu lui-même. Le matin, les gens de la Clairière ont ramassé un vagabond et désireraient qu'Alleyras vint le voir, « sa chute a rouvert une ancienne blessure assez vilaine ».

Alleyras saisit une occasion de s'instruire. Il ira voir le blessé dès sa consultation finie. Il interroge Rouffieu avec une curiosité sympathique.

Demeuré seul avec son père :

« C'est que ce Rouffieu paraît convaincu !

« — Il serait à plaindre, répond le médecin, s'il ne l'était pas.

« — Le bonheur dans la Phalanstère est un conte à dormir debout. Ils s'en apercevront trop tard.

« — Ou trop tôt : ne les éveillons pas ! »

Rouffieu parlait tout à l'heure avec le naïf enthousiasme de celui qui a réfléchi, sans pouvoir étayer son raisonnement sur une base solide ; Allayras tout aussi généreux, tout aussi persuadé que la « Clairière », est bien « une clairière dans la forêt des lois, des conventions, des servitudes où nous sommes égarés », connaît mieux les faiblesses des hommes ; le dénouement ne devra pas l'étonner beaucoup.

Mais voici Allayras dans son rôle de médecin. L'institutrice du village, Hélène, a été séduite par le fils de Verdier. Elle est enceinte. Les Verdier lui ont offert une indemnité, elle a refusé.

« Je suis désespérée, je n'ai plus qu'à me tuer et pourtant je ne veux pas mourir : j'ai dix-neuf ans. Je tiens à la vie ! » Hélène est venue vers Allayras, parce qu'elle sait « son ardente pitié pour les misérables ». Elle lui demande de la faire avorter.

« — N'imputez pas mon refus à la crainte des tribunaux. Je ne peux pas faire ce que vous réclamez parce que ma conscience et le devoir professionnel me le défendent ».

Sans doute, ajoute-t-il, elle peut trouver à Paris des médecins qui feront ce qu'elle demande, mais étant donné ce qu'il sait, il ne doit pas à présent la laisser détruire une vie humaine.

« La Maternité est un sentiment qui se développera lentement dans votre cœur, en même temps que l'enfant dans vos entrailles. Cet enfant sera le but et la joie de votre

vie ». Cependant, il ne lui conseille pas d'accepter stupidement le mal, comme les lâches. Alleyras est un lutteur. « Laissons la résignation aux résignés ». Comme, plus tard, le médecin de Brioux, il proteste contre la non-recherche de la paternité, contraignant la fille-mère à porter seule le fardeau. « Etant donné que la loi ne force pas le père à reconnaître son enfant, tant pis si la société a, plus tard, une adversaire, un ennemi, un révolté dans ce même enfant ».

Allayras installe l'institutrice à la Clairière où elle élève son enfant en instruisant les petits de la communauté.

Allayras, du reste, vient à la ferme lui-même. Il y rencontre Verdier toujours en tournée électorale. Le médecin soigne le Père Nue-Tête, auprès duquel il a été appelé au I^{er} acte, que les communistes ont recueilli et qu'ils adoptent. Verdier indique qu'à l'hôpital le sort du vieillard aurait été le même. « Guéri, le père Nue-Tête aurait été mis à la porte de l'hôpital et réduit à l'assistance aux vieillards et aux infirmes, après enquête, » répond le médecin.

Et de lui-même, adoptant le système d'échange de la Cité, il indique comment rétribuer ses honoraires. « Le jour où vous estimerez que mes soins représentent le prix d'un vêtement, et bien, vous m'habillerez ! »

Nous ne sommes donc pas étonnés d'apprendre, au troisième acte, qu'Allayras s'est décidé à venir s'installer à la Clairière, par suite des tracasseries dont Verdier le crible pour s'être occupé d'Hélène.

« On nous avait rendu Villiers inhabitable, dit Jeanne ;

la haine de Verdier nous la retrouvions en hostilité chez les fournisseurs qui allaient nous couper les vivres; la clientèle passait toute entière au jeune médecin ambitieux et courtisan dont Verdier a facilité l'établissement. »

Donnay et Descaves ont dépeint avec minutie ces haines de village, provoquées souvent par une question politique, dont le médecin de province est menacé.

On enquête sur sa famille, sur celle de sa femme, on calcule ses revenus.

Or, Verdier a fait savoir qu'Alleyras n'est pas marié « comme tout le monde » : il paraît que la sœur de sa maîtresse est une chanteuse. Le médecin a abandonné Villiers sous les huées et les projectiles. Sa femme et lui arrivent escortés du vieux père Allayras qui veut les installer. Le médecin déclare : « Nous n'avons rien à perdre et tout à gagner si nous allons vers nos amis en égaux volontaires et pour concourir loyalement au succès de leur entreprise »

Mais les gens de la Clairière seront bientôt forcés de s'éveiller. Déjà tout à l'heure, les femmes papotaient entre elles en voyant arriver les Allayras. Ce sont des femmes d'ouvriers, hostiles au médecin « d'origine bourgeoise ».

« Pourquoi une baignoire » disent-elles en voyant défilér les meubles.

Le piano de Jeanne installé dans la salle commune les horripile. « Allayras... Est-ce seulement un nom français? » « Elle fait bande à part avec l'institutrice. » Puis elles critiquent le laboratoire, installé pour le médecin, où il cultive « un tas de sales maladies ».

Le médecin a contre lui l'hostilité de l'ignorance :

« on l'accuse de « fabriquer du mal ».

La joie de la cité est ébranlée, le soupçon est né. Un des habitants, Testud, a caché de l'argent gagné sur la Communauté; un autre, Collonges, est réfractaire. La femme de Rouffieu qui aime ce Collonges le dénonce parce qu'il lui préfère l'institutrice. Les gendarmes vont venir à la Clairière. Tout est fini.

Le médecin essaye d'apporter quelques paroles de paix. Rouffieu s'emporte contre sa femme: « Vous n'en obtenez rien, dit Allayras. Songez qu'après tout, c'est une femme. Elle n'est peut-être pas responsable... Le crime de la femme ne rejaillit pas sur le mari. »

Puis il discute avec Collonges: « Comme vous, nous détestons la guerre et ses années d'apprentissage à la caserne; mais pour arriver au résultat dont vous entreprenez l'illusion, il faudrait changer complètement l'âme des foules, non seulement chez nous, mais encore chez nos voisins. »

Il raisonne avec logique. « Supposez que sans provocation on envahisse demain et que l'ennemi s'installe à la Clairière, qu'il vous chasse. »

— « Je ne prendrai pas un fusil! »

— « Vous auriez tort. » — La Colonie se disperse.

Allayras seul était assez évolué pour y vivre. Il y avait autour de lui trop d'ignorance, de préjugés, de croyances enracinées. Avant de modifier les mœurs, le médecin doit instruire. Il est le confident, le conseiller; on l'écoute, c'est pourquoi nous arrivons avec Brioux, au médecin tentant de reformer, par une guerre systématique à l'ignorance.

VI. LE THEATRE DE BRIEUX

Brieux avait ainsi exprimé sa conception scénique : « Servir les réformes sociales par le théâtre et s'en servir « pour le théâtre ». Etant donné son but, Brieux devait, plus que tout autre, « se servir » du médecin, des médecins, du guérisseur même.

Il met plusieurs docteurs en scène, dès 1901, dans les « Remplaçantes », la même année, il lit les « Avariés » chez Antoine; en 1902, il donne l' « Evasion » à la Comédie française; et il y avait déjà un médecin dans le « Berceau » en 1898.

Avant d'entrer en détail dans l'étude de chaque médecin, dont Brieux fera souvent son porte-parole, il est intéressant de noter quelle conception cet auteur s'est faite du Médecin.

Le théâtre de Brieux nous dépeint deux types très nets, très différents, que l'auteur semble plaisir à opposer l'un à l'autre pour mieux les mettre en relief.

L'Illustre Docteur, le grand praticien, très correct, décoré « pour les malades; il y en a encore sur qui ça fait de l'effet », Bertry, de l' « Evasion ». Dès le lever du rideau, il se préoccupe de la grosseur des caractères indiquant son nom et ses titres sur l'affiche d'un « Cours libre de neurologie, à la Faculté de Médecine ». — « On pourrait les mettre un peu plus grands. »

Il corrige les épreuves de sa biographie, destinée à le

placer bien en valeur pour atteindre « la Croix ». Il ne faut pas laisser : « Alors, petit médecin de Compiègne, il « eut la bonne fortune de soigner et guérir une dame de « la cour », mais dire : « Bien qu'habitant Compiègne, il « avait déjà acquis une renommée telle qu'une dame de « la Cour... »

Où les prédécesseurs de Bertry « n'avaient produit que « de timides suppositions », il a, lui, « formulé des principes, établi des certitudes ». Il n'hésite pas à compromettre le bonheur de son fils et de sa nièce, parce qu'ils sont menacés d'une hérédité, pour lui, savant, « inéluctable », d'enfant de suicidé et de fille de cocotte.

A côté de Bertry, son reflet, ses variantes, celui qui le « singe », le médecin mondain auquel manque un passé de « longs et pénibles labeurs ». La Belleuse, « décoré « d'ordres étrangers ». — « Une nullité, disent ses clientes, mais comme médecin seulement. »

C'est encore Morienval : « Mon père m'a dit : — Fais-toi toujours avocat ou médecin ; si ça ne te réussit pas, tu entreras dans la politique. —

C'est Tirelle dans les « Remplaçantes ». Il apprend par cœur des phrases de Nietzsche afin de soigner sa réputation d'homme d'esprit.

Tous ceux-là ne sont point sympathiques.

Ils veulent, avant tout, plaire au client qui paye bien ; la consolation des parents, la joie quand les malades vont mieux, fadaïses ! et Brieux les qualifie : « assoiffés de réclame, dépourvus d'humanité ».

L'auteur préfère assurément la cravate blanche, le haut

chapeau à trop larges bords du médecin de campagne, le brave Monsieur Richon celui qui semble avoir repris la devise de Rabelais: « science sans conscience n'est pas « vraie science. »

Dans les « Remplaçantes », Richon conseille aux mères de sa province de ne pas aller nourrir au loin. Il est l'ami de ses clients: « Il n'en perd pas plus qu'à Paris ». « Je suis fier d'être médecin. J'éprouve un plaisir tous « jours très vif lorsque, après être entré dans une chambre de malade et y avoir trouvé tout le monde en larmes, j'en sors, laissant les parents et le sujet avec un « peu d'espérance. Car, vous le savez, le médecin guérit « rarement, soulage quelquefois, mais console toujours. »

Ce brave homme ne possède pas pourtant une confiance absolue dans son savoir: « De la foi en la médecine, je « n'en ai plus guère. Je n'ai pas pu empêcher mon fils « unique de mourir à dix-sept ans... et je vous jure... »

Brieux n'est cependant pas l'ennemi déclaré des officiels. Bertry ne fait qu'un cours libre à la Faculté de Médecine. L'élève de Ricord, qu'il met en scène dès le début des « Avariés » répond ainsi au client riche le suppliant d'inventer quelque chose de plus pour le guérir: « Sachez « que pour chacun de nos malades nous faisons tout ce « que nous pouvons, que ce soit le plus grand personnage « ou le dernier venu de nos services d'Hôpital. Nous « n'avons pas de secrets en réserve pour les gens plus fortunés ou plus infortunés que les autres et qui sont plus « pressés de guérir. »

Son métier le préoccupe: « le mariage d'un syphiliti-

« que fait contre ma volonté a été le plus souvent une
« telle source de calamités que j'ai toujours peur, main-
« tenant, de n'avoir pas été assez persuasif, et il me sem-
« ble que je suis tout de même un peu la cause de ces
« malheurs ». Plus tard, il suppliera l' « Avarié » de
l'écouter, « au nom de l'avenir d'une race ».

Enfin Brieux a même étudié le médecin des simples
crédules, le rebouteur. Il y en a un à Theville, où se passe
le deuxième acte de l' « Evasion ». Il a appris son mé-
tier tout seul « Un jour j'rentrais à la maison, j'vois su' la
« route la fille à Baffieu qui se tordait comme si ç'avait
« été un diable. J' la regarde, — a' me' regarde, elle a
« peur, — j'y crie très fort « Tais té » — Pis, v'la qu'alle
« est guarie. Après, quand y en avait d'autres qu'étaient
« malades, on m' les amenait. Pou' point m' fâcher avec
« les gens, j' faisais c'lui qui savait guarir et elles gua-
« rissaient positivement. J' leur faisais comme ça (il si-
« mule des gestes magnétiques) sans savoir, pour faire
« quelque chose. Un jour que j' fûmes à Rouen, j'ai vu
« un magnétiseur. Alors j'ai compris que j' guarissais par
« l'électricité. »

Aux paysans qui le complimentent, le brave Guernoche
répond : « J' suis peut-être pas pus malin qu'un médecin...
« mais bien autant tout de même. »

Briex s'est plu à placer Guernoche en présence de l'Il-
lustre Bertry. « Bonjour docteur Gue... Père Guernoche »
dit le maître. Bertry essaye de le faire causer. « J' guaris
« point les gens, y guarissent tous seuls. Il faut qu'ils aient
« bien envie de guarir et y guariront, ça suffit. » Richon

« ne dit-il pas aussi : « Si vous avez confiance en votre guérison, vous guérirez ».

Essaye-t-on de l'intimider « Vous exercez la médecine ».
« L' médecin y donne des médicaments. Moué, point, j' re-
« garde ! » Il finit même par devenir très familier vis-à-vis du Maître « C' que l' monde est bête quand il est malade, ya q' nous pour le savoir, positivement. » Il a même de l'esprit.

— « S'il se présentait à vous un malade avec une plaie, une tumeur ? »

— « S'il m'en venait un, j' vous l'enverrai, Monsieur l' Docteur, positivement ».

A propos d'une cure merveilleuse opérée par ce Guernoché, un profane, l'industriel Bërtry, frère du médecin s'adresse aux docteurs Richon, Morienvall La Belleuse.
« Est-il possible qu'un charlatan guérisse des malades abandonnés de la science ! »

L'humble renommée du guérisseur de village jointe au sentiment de leur science infaillible fait répondre « jamais » aux deux derniers médecins : « A quoi serviraient « nos études et nos diplômes ? »

Leur jalousie éclate : les malades qui ont perdu la confiance dans le savoir des premiers d'entre nous et qui vont « se mettre entre les mains d'un berger ! »... Richon excuse « Songez donc combien il faut qu'ils souffrent pour « aller mendier à un berger quelconque cette espérance là ! Et puis, nous devons le reconnaître, nous ne savons pas tout ! »

Bertry lui-même, souffrant, affolé, à bout de remèdes s'é-

crie : « Quand je serai sûr d'être guéri par lui, je refuse... par dignité professionnelle ».

Et la Belleuse, cinq minutes après, accourra, pouffant de rire. « Le malade, guéri par le père Guernoche ! Non ! « je ne pourrai pas ! Il est mooort ! ». Cet insuccès leur cause un plaisir évident.

Voyons maintenant, avec plus de détails, agir chacun de ces médecins, et comment Brioux s'est servi d'eux pour demander les réformes qu'il jugera nécessaire.

En 1898, dans le Berceau, le docteur Mossiac s'élève seulement contre le Divorce dans les cas où il y a un enfant. « Entre deux époux l'enfant est un lien que la loi « ne devrait pas pouvoir briser et que d'ailleurs elle ne « brise pas. Mon opinion est qu'à la rigueur on peut encore rompre un mariage, on ne devrait pas pouvoir « dés-unir une famille, laisser aller le père ici, la mère là, « et abandonner l'enfant au milieu des ruïnes. »

C'est avec les « Avariés » que nous entrons pleinement dans le sujet.

Brioux a tenté de démontrer l'exactitude de l'adage « l'ignorance est la mère de tous les maux. Une femme « n'a point besoin d'être sotte pour être vertueuse. » Cette idée revient en leit motif tout le long des « Avariés » et le médecin la développe.

La pièce est dédiée au docteur Fournier en ces termes : « Je pense avec vous que la syphilis perdra de sa gravité « lorsqu'on osera parler ouvertement d'un mal qui n'est « ni une honte, ni un châtiment, lorsque ceux qui en sont « atteints, sachant quels malheurs ils peuvent propager,

« connaîtront mieux leurs devoirs envers les autres et envers eux-mêmes. »

Les « Avariés » ne sont pas une pièce théâtrale : peu de personnages, et l'auteur ne leur donne même pas de noms distinctifs. L'« Avarié » a consulté un médecin avant son mariage. Il s'est marié malgré la défense de ce médecin. Il a un enfant. L'enfant mis en nourrice tombe malade. Le médecin de campagne appelé pour le soigner conseille à la grand' mère qu'il trouve auprès du petit, de le mener immédiatement à Paris.

Un hasard fait que ce médecin donne l'adresse du spécialiste qu'avait consulté l'« Avarié ». La mère apprend la tare de son fils ; l'indiscrétion d'un domestique met la jeune épouse au courant. Mais il n'y a pas de divorce, étant donné les efforts conciliateurs du médecin pour engager le beau-père de l'« Avarié » à pardonner à son gendre : « La syphilis est une impérieuse personne qui ne veut pas qu'on méconnaisse sa puissance, elle est terrible pour qui la croit insignifiante, et bénigne pour qui sait combien elle est dangereuse. Vous direz cela à votre fille, vous la jetterez dans les bras de son mari dont elle n'a plus rien à redouter. »

Le médecin joue le rôle d'une Providence éclairée. Il sait, il excuse, il comprend « Vous ne saviez pas ! vous êtes père et vous ne saviez pas ! Vous êtes député, vous avez assumé la charge et l'honneur de faire des lois et vous ne savez pas ! Vous ignorez la syphilis, comme probablement vous ignorez l'alcool et la tuberculose. »

Et il instruit.

Il instruit dès les premières scènes : à l'annonce de son

mal l' « Avarié » se lamente: « A quels maux répugnants
« je suis condamné. Les cheveux qui tombent... la petite
« voiture... et je ferai gaga... », il gémit sur les « remèdes
« menteurs, pis que le mal », le médecin s'exclame: « Qui
vous l'a dit? » — « Je parie que vous connaissez la légis-
« lation du mur mitoyen chez les chinois; au lieu de vous
« l'apprendre, on aurait bien mieux fait de vous dire ce
« qu'est le mal dont vous souffrez ». Et comme le jeune
homme proteste encore « je n'aurais pas du l'attraper »:
« Cette maladie n'est pas comme tant d'autres, elle n'a
pas de préférence pour les malheureux ! »

Mais du moment qu'il ne sera pas gâteux, le syphilitique veut se marier immédiatement. Il a besoin de la dot pour acheter sa charge de notaire. Le médecin devient alors un apôtre. Il lit au jeune homme les conséquences funestes des mariages contractés au cours de pleine syphilis. Il lui parle du danger d'avoir, pour l'instant des enfants; il lui dépeint l'enfant syphilitique « victime de pères qui se sont mariés ignorant ce que vous savez maintenant, ce que je voudrais pouvoir aller crier sur les places publiques »...

Quand il se retrouve en présence de l'Avarié, marié tout de même, il a d'abord un mouvement d'indignation; puis il se repend de ce geste. « J'ai eu, tort de m'emporter ». Il essaye de réparer le mal mais il doit soutenir à présent une nouvelle lutte.

Le médecin conseille de mettre l'enfant au biberon pour ne pas contaminer la nourrice. La grand'mère proteste « Je ne veux pas pour elle du biberon qui la tuerait ».

« Mais vous ne savez pas ce dont est capable cette nour-

« rice si elle devient malade: la rancune, légitime d'ailleurs, la rapacité, l'avidité, la méchanceté ».

— « Elle est trop bête pour avoir l'idée de nous faire un procès.

— Allez-vous donc profiter de son ignorance?

Et le Docteur a fort à faire. Tous sont, en effet, si copieusement ignorants: le fils, la mère, la brue, la nourrice. Leur niveau social peut varier, pour eux tous, la définition de la syphilis est la même, celle que donne la nourrice en s'en allant avec fracas: « on m'a dit que votre gosse, on ne l'élèverait pas; il est pourri parce que son père a une sale maladie qu'on attrappe avec des femmes de la rue. »

Sans relâche, le médecin poursuit son œuvre d'éducateur. Il essaye non seulement de guérir, mais encore, l'hôpital lui ayant appris à connaître les plus tristes misères, il réfléchit aussi aux maux de l'état social dont il voit les conséquences.

« Vous auriez du être épargné pourquoi? dit-il à l'Avarié, parce que vous êtes riche? »

— Il défend la nourrice, parce qu'elle est la plus faible. « Allez-vous donc profiter de sa pauvreté? » Il la défend encore lorsqu'elle accepte une indemnité pour continuer l'allaitement. « Je ne suis pas certain qu'elle ait le droit de vendre sa propre santé, mais ce que je sais bien, c'est qu'elle n'a pas le droit de vendre celle de son mari, de ses enfants.

— « Vous ne défendez pas nos intérêts, Monsieur, ob-jecte la grand'mère.

— « Madame, je défends ceux du plus faible.

— « Si nous avions appelé notre médecin qui nous connaît, lui, il aurait pris parti pour nous.

— « J'en doute, Madame ».

Au troisième acte, ce rôle se dessine encore nettement. Le docteur a reçu la carte du député Loches (il ignore que c'est le beau-père de l'Avarié). « C'est un orateur violent et éloquent? demande-t-il à son élève. Il est très préoccupé de questions sociales; je suppose qu'il veut créer un mouvement à la chambre en faveur des projets de loi dont nous demandons l'adoption depuis si longtemps. C'est pour lui que j'ai fait venir le numéro de la salle Saint-Charles et le 28. Pendant que je tiens un député, je vais le documenter. »

Le député vient pour l'histoire de sa fille, et comme il bondit en entendant le médecin parler d'oubli, de pardon, ce dernier lui expose le remède à semblable malheur: « le fiancé devrait joindre à toutes les paperasses qu'on lui demande, un certificat de médecin, une patente nette attestant qu'il n'a pas à subir de quarantaine et qu'on peut l'accueillir dans une famille sans avoir à redouter d'accueillir la peste avec lui », mais, ajoute-t-il, « on ne songe qu'à réunir les deux notaires ».

Il énonce des doctrines de bienveillance et de pitié. « Etes-vous donc vous-même sans péché? entre tous les autres et les syphilitiques, il n'y a que la différence d'un hasard ». Il proteste contre ceux qui se disent les représentants du peuple et ne demandent ni l'interdiction des boissons alcooliques, ni une augmentation des salaires permettant de se bien loger.

« Ce ne sont pas des lois nouvelles, dont nous avons besoin ; nous en avons déjà trop. Le vrai remède est une modification des mœurs ».

Les lois d'ailleurs tiennent-elles compte des désirs et des conseils des médecins ? « Un projet élaboré par l'Académie de médecine, approuvé par elle à l'unanimité, a été envoyé au ministre compétent. Il y a dix-huit ans. On n'en a jamais entendu parler ». Il faudrait pourtant, « un ministère de la santé publique. »

Il illustre en faisant appeler des malades. Une ouvrière : elle n'a pu se faire soigner, les consultations coïncidant avec ses heures de travail. Son mari fut mal soigné « parce que nous n'étions à Paris que depuis trois mois. Quand on a pas six mois de domicile, on n'a pas droit aux remèdes. »

Plus loin, le médecin réhabilite les « empoisonneuses », « elles ont d'abord été des empoisonnées ». Il fait causer une fille, une ancienne domestique contaminée par son patron. « J'ai pas pu durer dans mes places ; quand on a faim et qu'un joli garçon vous offre à souper... »

Il indique qu'il est partisan de la recherche de la paternité. A dessein, il questionne la fille « Ton enfant ? — « Aux enfants trouvés » — « Mais c'était votre enfant, interromp le député ! » — « A son père aussi ; est-ce qu'il s'en est occupé lui ? »

Le docteur laisse la fille raconter comment « prise de je ne sais quelle rage dans le sang », elle a emmené chez elle « le plus d'hommes qu'elle a pu, et les plus jeunes, et les plus beaux. J' faisais qu' leur rendre ce qu'ils m'avaient

donné ! » Il la laisse parler pour conclure : « Si à la Chambre vous pensez un peu à ce que vous venez de voir, nous n'aurons pas perdu notre temps.

Le médecin de Brieux se préoccupe avant tout des faibles : il devait donc s'intéresser aux enfants. Le docteur des Avariés suppliait tout à l'heure « au nom des innocents » ; nous l'avons entendu reconforter le beau-père du syphilitique, par la promesse d'un « bel enfant robuste et vigoureux » ; dans les « Remplaçantes », il aborda la question des soins de la première enfance.

Monsieur Brieux nous expose, d'une part un coin de campagne comme nous en trouvons dans certaines régions de nos provinces, vivant uniquement « des nourritures » gagnées par les femmes à Paris et des quelques trente francs par mois versés par l'Assistance publique pour la garde des enfants trouvés ; d'autre part, le milieu bourgeois mondain et futile, où la femme, ayant le médecin pour complice ne peut « accepter la claustration forcée « pendant un an, le sacrifice de sa jeunesse, de sa beauté, « parce qu'un hasard malheureux l'a rendue mère. »

Il s'agit d'une jeune paysanne Lazarette, qui veut garder son enfant avec elle. Son beau-père et son mari, les deux Planchot, finissent par la décider à venir à Paris chez madame Denisart. Lazarette s'ennuie, son enfant lui manque, elle apprend du reste, qu'il vient d'être malade.

Elle revient chez elle sans prévenir personne, ramenant dans le bon chemin son mari qui commence « à faigner et courir les cabarets » comme ceux des autres nourrices.

Je peux répéter pour cette pièce ce que j'ai déjà dit à propos des « Avariés ». L'intrigue est là pour permettre à l'écrivain de développer ses théories.

Il commence, en effet, par exposer la façon dont la loi Roussel « contraignant toute nourrice à allaiter son enfant elle-même jusqu'à l'âge de sept mois » est tournée par le rabatteur de nourrice, Monsieur François.

Monsieur François fait son entrée escorté de deux femmes lui demandant des places.

— « Quel âge a votre enfant ? »

— « Trois semaines.

— La loi vous force à le nourrir vous-même pendant sept mois.

M'sieu le maire me donnera un certificat disant qu'il a sept mois. C'est mon mari qui l'a fait nommer, Monsieur le maire. »

— J' sais bien, seulement si on n'observe pas la loi une fois de temps en temps, on finira par avoir des ennuis. »

— Et vous, le vôtre ?

— Deux ans, mais je vous assure bien que le médecin ne s'en apercevra pas. »

Le médecin, dans ces campagnes, ne jouit pas d'un crédit bien fort. On conteste même l'exactitude de ses observations. « Des enfants élevés au biberon, il en meurt trop ! « En voilà des bêtises ! C'est toujours des histoires de « médecin ; c'est comme maintenant, ils ont inventé qu'il « faut faire bouillir le lait avant de le donner. Moi je « leur répondrai : « Est-ce que la vache fait bouillir son « lait, avant de le donner au veau ? ». « Ils s'entendent

« avec les fabricants pour faire marcher le commerce. »

Un seul médecin inspire de la crainte : le médecin inspecteur. Quand le vieux Planchot essaye de décider sa bru au départ « Maintenant, pour qu'on ne soit pas embêté avec la loi, il faudra dire que nous gardons le gosse pour rien, explique-t-il à son fils. Comme ça, les médecins inspecteurs ne seront pas toujours sur notre dos. »

Mais les deux médecins que Brieux va opposer entrent en scène.

Le racoleur de nourrice a trouvé une excellente place pour Lazarette chez les Denisart. — Ces Parisiens arrivent au village accompagnés de leur médecin Tirel, le « bicycliste ultra-élégant ». Le docteur Richon, (il se présente lui-même) « modeste praticien de campagne » les reçoit.

Tirelle lui demande, d'un ton dégagé des renseignements sur la future nourrice puis vite, il s'enquiert « Ça va la clientèle? — Peuh! — C'est comme partout, trop de médecins et pas assez de malades! »

La grande question va se poser : Tirelle demande :

« Elles allaitent elles-mêmes ici, les bourgeoises?

— « Je ne permettrai pas à mes clientes de faire autrement », répond Richon.

— « En Province, mais à Paris! »

Le médecin élégant se dévoile. Faisant allusion au nombre de nourrices que fournit le pays, il conclut : « Ici, l'enfant c'est le gagne-pain ».

— « Presque toutes s'en vont nourrices, les autres prennent en garde les enfants que l'Assistance Publique leur

« confie. Ce pays est entretenu par la misère et le vice de
« Paris. »

Les seuls malades que Richon ait à soigner sont les enfants; le médecin voit avec regret disparaître toute maternité chez la mère; il souffre de l'exploitation des enfants assistés. Conscient de son rôle humain et social, il n'hésite pas plus à blâmer une coutume mondaine, l'allaitement par les nourrices, qu'à dévoiler la malhonnêteté d'une installation solidement établie, l'Assistance publique, lorsqu'après avoir dévoilé comment une famille, contaminée par un nourrisson assisté « étant dans la misère, accepta deux cents francs en signant une renonciation à tous ses droits. »

« Avec ces deux cents francs, ajoute-t-il, « l'Assistance
« paye la santé d'une famille qu'elle a empoisonnée. Et le
« Directeur de l'Agence qui a fait cela est bien noté par
« ses chefs, parce qu'il sait éviter des ennuis à l'adminis-
« tration. »

Au second acte, nous retrouvons encore les deux médecins. C'est le jour de Madame Denisart. Tirelle arrive le premier. « Ah, mon pauvre Tirelle, comme vous avez raison de rester garçon ! Quelle sujétion les enfants ! » Ils se mettent à coquetter. « Vous êtes aujourd'hui plus jolie que jamais », complimente l'élégant docteur. Il promet d'apporter, le lendemain, au Collège de France, la couleur de la robe que portera Madame de Salt au dîner de Grévaudan. Il donne à sa cliente une formule merveilleuse, trouvée « dans une revue que personne ne lit », pour caractériser l'exposition de la rue Laffitte. Et comme Mada-

me Denisart aussitôt la répète : « Vous prenez tout ce que je sais ! »

Les dames arrivent. Tirelle fait des mots. Il couvre tendrement des yeux Madame Gardin, en lui ordonnant « des glycéro-phosphates ». Tirelle va s'en aller, il revient brusquement. « Voulez-vous voir un type ? Le médecin de votre nourrice, vous savez, ce vieux bonhomme qui vous a renseigné sur elle dans son pays ? » Avec ce facile esprit, capable seulement de critique, Tirelle étant avant tout, « un blagueur », le Merle de Chantecler, il raille le chapeau, la redingote, le fait d'être « médecin de campagne ». « Il m'a déjà sorti, dans son village, une ou deux idées qui n'étaient pas dans un sac ! »

Richon fait son entrée au milieu des petits rires. Sans gêne aucune, il avoue qu'il a failli se « faire écraser trois fois ». Les rires continuant, il dresse l'oreille. Tirelle va trop loin. « Parole d'honneur, en vous voyant tout à l'heure dans le vestibule, je me disais « Quel est donc ce jeune homme ? » La mouche pique Richon, il se lève et va prendre congé. Tirelle essaye de réparer sa gaffe. « Cher confrère, nous parlions d'amour, vous allez nous donner « votre avis.

« Dispensez-m'en, mon cher confrère, au village, on agit « plus qu'on ne parle. Je ne suis pas renseigné sur ce qui se fait à Paris.

La conversion dévie. « Je parie, dit Madame de Salt, « que vous leur en voulez beaucoup aux Parisiennes, de « ne-pas nourrir elles-mêmes ? » — Oui madame, on res-
« pecte moins la mère dont on ne voit pas les enfants ». Les dames se récrient ; Tirelle se précipite pour interrom-

pre, lorsque Richon s'embarque dans « les maladies qui « sont la conséquence possible de l'abstention de nourrir ». C'est un véritable duel que veut engager le vieux médecin.

Il néglige le « Mon chier docteur » lancé pour l'interrompre par son confrère. « Ces maladies sont la revanche de la nature que vous avez trichée. »

Tirelle n'a plus qu'une ressource : la fuite ; il allègue ses clients.

Richon reste seul avec les femmes : il cause ; et quand il s'en va, « toutes se sont levées, silencieuses, pensives ».

Richon cause ; tel le médecin des *Avariés*, il commence par exposer où est le mal. « Vous êtes des ignorantes ».

Il prend ces mères par la vanité. « Votre fils suce le lait « d'une femme dans le verre de laquelle vous n'auriez pas « voulu boire ». Elles augmentent les chances de voir mourir leur enfant en le confiant à des nourrices encore plus ignorantes.

Les femmes allèguent leur faiblesse, la crainte de devenir répugnantes pour leur mari.

Richon répond en défendant la vraie faible, la paysanne. « Son mari sera exposé à ces mêmes tentations que « vous redoutez pour le votre. Avez-vous le droit de juger, vous, que votre bonheur doit être payé au prix du « sien ! le droit de juger que la vie de votre enfant vaut « le sacrifice possible de la vie de son enfants ? »

On pense au mot des *Avariés* « parce vous êtes riches ? » Avec une violence qui le fait traiter d' « Apôtre » par Madame d'Alèze, il dépeint le transport des pauvres enfants de nourrices qu'on amènent l'hiver en troisième clas-

se, à Paris, pour faire voir leur bonne santé; puis, la femme une fois engagée, l'enfant remporté par une meneuse chez « des grands-parents ignorants qui lui enfoncent dans « la bouche le caoutchouc d'un biberon sale » et, dédaignant la scène, le docteur Richon l'apostrophe directement le public de la salle.

Il expose comment « on n'applique pas la loi Roussel, parce que cela aurait pour conséquence, dit la Préfecture de Police, de jeter une perturbation profonde dans les habitudes de la population parisienne ».

Il assimile les « remplaçantes » au remplaçant, payé par l'homme riche jusqu'en 1870, « pour se soustraire à l'impôt du sang ».

Le médecin trace, au député, sa besogne. « Le député finit par croire que sa seule raison d'être est de renverser des ministères ».

Il rappelle les crèches de Mulhouse, installées dans les usines, il réclame enfin « l'entretien des mères non fortunées pendant l'allaitement, pour assurer la perpétuité de « l'Etat » et conclut. « Licenciions notre armée, ouvrons nos « portes aux peuples qui ont encore le courage et la vertu « de faire des enfants; nous aurons au moins économisé « une guerre ou deux ».

Puis, au dernier acte, après avoir négocié entre les Denizart et Lazarette il rassure le père Planchot. « Si les « femmes du pays ne vont plus faire de nourriture, les « hommes travailleront. Il ne manque pas de marais à « dessécher, de bois à défricher. On travaillera la terre, la « bonne terre féconde et reconnaissante. Et au lieu de di-

« minuer chaque année, le nombre des gens de chez nous
« augmentera et parmi les enfants qu'on aura sauvés, il
« s'en trouvera peut-être un qui deviendra un grand hom-
« me et dont les découvertes rendront l'Humanité moins
« misérable... »

L'Apôtre est devenu Prophète.

Dans cette pièce, comme dans les *Avariés*, M. Brioux
« tentait de réformer les mœurs » en se servant du médecin
comme d'un éducateur ; il en faisait en quelque sorte le dé-
puté des faibles ; avec l' « *Evasion* », à présent, cet auteur
va s'élever contre les doctrines immuables, formulées en
lois sans tenir compte des conséquences funestes que peu-
vent entraîner d'aussi implacables affirmations ; et il le
fait à propos des doctrines de l'hérédité.

L'illustre Bertry, — nous l'avons déjà vu rédiger sa bio-
graphie, — s'oppose, au nom « d'une science prévoyante »,
au mariage de sa nièce et d'un fils de sa femme, né de pre-
mières noces, parce que ces deux enfants ne peuvent échap-
per « à une condamnation héréditaire ». Jean est fils d'un
suicidé : la mère de Lucienne fut... trop connue sous le
second Empire.

Il prend « toutes les responsabilités de son assertion ».

« Jean appartient à une famille où le suicide et l'hypo-
« chondrie sont héréditaires. Je lui ai raconté la vie de son
« père. Je lui ai dit la terrible ascendance qui pesait sur
« lui, je lui ai donné mes livres à lire afin qu'il se décidât
« à se secouer ; il a été plus triste qu'avant ».

Il ne cède au mariage que devant la menace de son ne-
veu de se brûler la cervelle. « Par la force de notre amour,

« nous nous évaderons de cette prison, malgré vous, mon oncle, et votre géôle ». — « Nous verrons », prédit le médecin.

Bertry est-il honnête ? Considérons-le en tête à tête avec son élève.

Un malade, que celui-ci ne parvient pas à améliorer, veut aller à Lourdes.

« — S'il guérit ? »

— « On trouvera toujours une explication scientifique, la suggestion ».

Il conseille d'appeler toujours un confrère dans un cas difficile « Vous dégagerez votre responsabilité ! »

Il supprime les statistiques défavorables. Et nous le surprenons en flagrant délit de mauvaise foi, le jour où un rebouteur ayant guéri le mari de sa cuisinière, il s'écrie :

« — Sais-tu pourquoi il a guéri Justin ?

« Parce que Justin n'avait rien !

« — Mais vous l'aviez condamné.

« — Possible, mais il n'avait rien. Il se figurait qu'il avait quelque chose, et il se le figurait si fort qu'il en serait mort. C'est de la suggestion. Et qu'on ne me casse plus les oreilles avec cette histoire-là ! »

Cependant, il est convaincu à sa façon ; sa nièce Lucienne se rappelle que lorsque son père la réprimandait autrefois, « Laisse-là donc tranquille, intervenait l'oncle, tu ne la referas pas, cette petite, elle a ça dans le sang ».

Le voici à présent avec son frère qui se fait l'avocat des deux jeunes gens : Réfléchis, « toi et moi, nous ne nous res-

semblons pas, et pourtant nous sommes frères. »

« Il y a l'hérédité croisée. »

Bertry ne doute pas. « Qu'importent les victimes; ce-
lois, nous les croyons bonnes, nous devons les formuler ». Son frère dit son fait à la médecine: le docteur tranche: « Depuis Molière, nous en avons entendu bien d'autres et de meilleures. Il est inutile que nous discussions. »

Jean et Lucienne, après leur mariage, sont allés, sur les conseils du docteur Richon, que nous avons déjà vu apparaître au I^{er} acte, s'établir non loin du médecin de campagne, en Normandie, où Jean exploite une propriété.

Jean semble guéri. Lucienne s'ennuie. Bertry prophétise. « Les événements me donneront raison ».

Lorsque Lucienne le consulte: « Je me sens nerveuse, triste sans motif. Ne pensez-vous pas qu'avec de la volonté je pourrais surmonter ce malaise moral?

— « La volonté! un petit ressort que nous pouvons remonter à notre gré. Nous n'avons aucun empire sur nous-mêmes, nous ne sommes que des résultats », répond-il.

Des amis de Paris viennent surprendre les campagnards; parmi eux Paul de Maucour qui a failli épouser Lucienne. Ils sortent. Lucienne, désespérée par la prédiction de son oncle, le laisse aller. Elle a avec Jean qui les a surpris, une explication pénible. « On nous l'avait dit, il est des prisons dont on ne s'évade pas » et comme l'oncle rentre, joyeux, brandissant sa nomination à l'officiel « Vous triompez, mon oncle, complètement! »

Nous retrouvons les personnages à Paris. Lucienne, persuadée qu'elle doit suivre « la loi fatale qui la guide », s'en-

ture de jeunes coquettes et revoit Paul de Maucour. Jean est de plus en plus sombre.

C'est le soir de la fête donnée par Bertry en l'honneur de sa nomination.

La Belleuse, l'élève, promène fièrement la nouvelle légion d'Honneur obtenue le jour de la croix du patron. Le Bluff immense éclate. « Bref, Messieurs, vous ne sauriez croire le mal que j'ai eu à organiser la manifestation spontanée dont le docteur Bertry est en ce moment l'objet. Et ce bal, organisé en quarante-huit heures ! Tout Paris voulait y venir ! » et les heureux invités auront une surprise « le docteur Bertry leur lira des fragments de sa prochaine communication sur la souveraineté de la science ! »

Richon est là aussi. Jean lui expose. « Mon oncle croit à une simple brouille d'amoureux, je n'ai pas voulu insister de crainte d'entendre son « je vous l'avais bien dit ! »

Le docteur paraît : « ce qui m'a surtout ému, c'est la manifestation toute spontanée de sympathie dont j'ai été l'objet » et il reçoit une députation des médecins de Dieppe.

Lucienne souffre toujours ; elle cherche sa voie. Son père essaye de la ramener vers Jean. Lui aussi parle de sa mère. « Ton avenir l'inquiétait : il est bon que je meure, disait-elle, je l'aurai gênée ». Lucienne, ébranlée, par une crise de sensibilité salutaire, se trouve en présence de Paul de Maucour ; le séducteur brutal, goujat, lui conseille « de se « remettre » avec son mari afin d'être plus libres ». Elle se réfugie dans les bras de Jean. « Ah ça, est-ce que je serai une honnête femme tout de même. Et leur science ? »

C'est le docteur lui-même qui répond à cette demande. Il

paraît, soutenu par un domestique, chancelant, effondré. « J'ai une crise, appelez Richon, suppliez-le de faire quelque chose pour moi. » Puis il pleure, se confesse. « Je ne
« crois même plus à la science depuis longtemps... La science... on s' imagine savoir des millions de choses, et nous ne
« comprenons rien à ce qui se passe autour de nous, rien
« à ce qui se passe en nous... nous ne savons rien, nous
« n'avons trouvé que des mots. »

Il s'adresse à Jean et Lucienne. « Mon orgueil a failli vous perdre », mais cet orgueil persiste encore malgré l'aveu. La crise est passée, Bertry rajuste sa cravate, reprend son grand air; il sort en déclamant son discours pour les invités « Messieurs et chers collègues, la souveraineté de la science...

VII. « LA NOUVELLE IDOLE »

Les médecins ont été sévères pour Brieux. Le docteur Prieur, en 1901, soutient, dans le « *Mercur* de France » que le succès de l'« *Evasion* » était dû « à une époque où, « sous des influences incertaines la médecine et les médecins « étaient en butte à l'hostilité presque de tout le pays ». On traita d'invraisemblable le dogmatisme étroit de Bertry; on chercha un masque, l'acteur qui jouait le rôle s'étant fait, paraît-il, à la répétition générale « la tête de Charcot ». Il faut tenir compte de l'optique de la scène. Bertry est la peinture voulue d'un faux savant!

« Les grands mots de science et d'humanité sont là pour « orner d'une étiquette brillante sa misérable ambition; « pour que sa statue soit payée dans trente ans d'ici par « un millier de philanthropes, pour qu'on gratte un vieux « nom sous la coupole de l'Institut et qu'à la place on ins- « crive le sien! »

Il n'appartenait pas à l'auteur que M. de Ségur vient d'appeler le « Tolstoï du Faubourg du Temple » de dépeindre, à côté du médecin éducateur, celui dans le cœur duquel a grandi un fanatisme de prêtre; celui qui risque sa vie pour une idée « Pourquoi la science qui sauve tant « de gens ne verrait-elle pas, privilège d'Idole, les gens « se faire écraser sous les roues de son char? »

François de Curel, avec la « *Nouvelle Idole* » allait

aborder une thèse nouvelle. « S'il est permis à un général de faire massacrer des régiments entiers pour l'honneur de la Patrie, c'est un préjugé de contester à un grand savant le droit de sacrifier quelques existences pour une découverte sublime comme celle du vaccin de la rage ou de la diphtérie ».

Ainsi parle le médecin Albert Donnat. Ce n'est plus un homme qui sait beaucoup de choses; l'auteur a dépeint avec lyrisme l'audace et l'orgueil du génie scientifique. La passion de savoir dirige Donnat, comme un prêtre, il officie, puis s' « incline vers les humbles avec douceur ». « Je risque ma vie, parce qu'il n'y a qu'une chose, grande au monde, mourir pour une idée...

« Lorsque, penché sur un pestiféré je respire son poison, je me sens plus noblement placé dans l'Humanité qu'aux heures où mes collègues de l'Institut acclament une de mes découvertes. Ce sentiment là vous rend l'héroïsme facile; c'est lui qui jette des gerbes de sacrifices dans les granges de l'idéal!... Le peu de science que je porte en moi, je l'ai promené dans les salles malsaines, et, au contact de la nouvelle idole, j'ai vu les moribonds revivre... »

Comme le prêtre qui veut chaque jour parer de nouveaux attributs son idole, Donnat tend, de toutes ses forces, à augmenter le pouvoir de la science. Il étudie le cancer: Il lui faut des « bêtes à expérience »: il n'hésite pas. Il choisit parmi ses malades irrévocablement perdus; il leur inocule le mal épouvantable, sans remords, pour arriver à préserver ceux qui sont robustes et utiles.

Mais « cette science maudite » le perd. Le bruit de ses

tentatives hardies perce, « le monde n'accepte pas la sanglante offrande et conserve encore une prudente horreur ». Le préfet de police va venir perquisitionner chez lui, sa belle-sœur vient en toute hâte le dire à sa femme.

Le drame devient poignant. Une jeune phthisique, Antoinette, « prise jusqu'aux moelles » était soignée par Donnat. Sûr de l'infailibilité de son diagnostic, « je ne lui en donne pas jusqu'à l'automne », le médecin lui a fait une pique. Or il s'est trompé, elle revient, elle est guérie. Il ne lui reste plus qu'un petit bouton, là, qui ne veut pas percer ».

C'est le cancer.

L'énorme responsabilité de l'acte de Donnat éclate en même temps que se manifeste l'hostilité de son entourage de médiocres qui n'ont pas senti la grandeur de sa mission.

Sa belle-sœur se lamente en pensant que le scandale rejaillira sur la brillante renommée de son propre mari, futur président du conseil; elle supplie Louise, la femme de Donnat, de ne pas divorcer.

Louise est la femme banale, elle est devenue indifférente pour son mari; au lieu « de mesurer les actes avec une intelligence de savant, elle les déplore avec une conscience de charretier ».

Elle avoue à sa sœur qu'elle aime à présent Maurice Cormier qui a écrit avec son mari un traité sur l'hypnotisme. C'est du reste chez Maurice Cormier que Donnat cache les observations dangereuses à garder chez lui au cas où on ferait des recherches.

Louise court le rejoindre après avoir accablé Donnat de

ses reproches sentimentaux « Assassin ! Tu es trop intelligent pour n'avoir pas senti qu'il y avait un risque. « Un miracle pouvait survenir. La preuve, Antoinette te « la donne... »

Mais le fanatisme de Donnat finira par gagner Louise elle-même à la grande cause. Cachée chez Maurice Cormier, elle entend discuter les deux hommes derrière un rideau et nous croyons assister à un moderne Polyeucte. Le prêtre de la science en devient le martyr.

En face du petit psychologue Cormier qui cherche un qualificatif à l'acte de Donnat et le baptise « crime passionnel », la « passion de savoir » du médecin éclate.

« Lorsqu'on s'est assigné ce noble but, et qu'on s'accommode d'un bel acharnement pour l'atteindre, il faut « marcher, marcher toujours sans considérer où on passe. « Les examens de conscience sont débilitants ». — Il s'élève. » — « Je n'admets pas qu'on puisse être un grand « savant, et ne pas jeter quelquefois vers le ciel un regard d'angoisse en y cherchant Dieu ! »

Il réfute Homais « Le jour où j'ai dit avoir tenu trop « d'âmes sous mon scalpel pour accorder la moindre créance « ce aux hypothèques spiritualistes, je ne raisonnais pas « en savant... Le formidable besoin de survie qui émane « de nos organes suppose forcément une survie. Pauvre « roseau pensant dont les racines s'enfoncent à la recherche d'un sol éternel, de quel droit vous, darwiniste convaincu, lui refusez-vous l'éternité ? » Puis il tend une « note à serrer avec les autres documents. C'est l'observation d'un malade en pleine santé qui s'est inoculé le « matin dix centimètres cubes de virus sous le sein droit

« et qui a déjà présenté à quatre heures, un léger accès
« de fièvre avec frissons, nausées. »

Après avoir sacrifié Antoinette, Donnat, « au lieu de
se tirer un coup de revolver dans la cervelle » a tenté
l'expérience sur lui-même.

Le dernier acte consacre l'immolation de Donnat. Il
ignore que sa femme connaît son expiation héroïque. Il
semble vouloir lui demander conseil « Si dans mon cœur
« je trouve un impérieux besoin de donner ma vie pour
« quelqu'un, il faut résister? Se sacrifier, soi, savant, c'est
« voler la société ». Mais Louise ne peut dissimuler qu'elle
sait tout. Elle l'admire, elle s'exalte, et tel la Pauline de
Corneille, elle le supplie de se servir d'elle-même comme
il s'est servi d'Antoinette :

« Va donc, crible moi de piqûres mortelles! Attache-
« moi toute sanglante sur une table d'agonie, plus tu me
« briseras plus je serai contente! »

Antoinette elle-même paraît et proclame la grandeur
des travaux de Donnat; naïve, elle lui explique sa con-
duite « Vous n'avez pas de religion, c'est ce qui vous obli-
ge à tant réfléchir pour être bon ». « Tu es bien de ma
race, s'écrie le médecin, d'où vient ce quelque chose qui
t'élève au-dessus du plus savant? » — Du bon Dieu, Mon-
sieur ».

Et de plus en plus la figure de Donnat s'idéalise « Je
ne crois pas en Dieu, mais je meurs comme si je croyais
en lui... Lorsqu'il s'agit de ne pas crever comme un chien,
mais de finir noblement, c'est encore près des humbles qui
adorent Dieu, et des cœurs ardents qui aiment avec hé-
roïsme que les philosophes ont à chercher leurs leçons de
logique ». C'est le mot du chancelier Bacon: « La vraie
« science rapproche de Dieu, la fausse éloigne ».

CONCLUSIONS

Etudier le rôle du médecin dans le théâtre moderne, semble, au premier abord, travail peu scientifique. Mais le médecin « est fait » pour le malade; aucunes recherches, même les plus théoriques, ne peuvent lui permettre de l'oublier. Qu'un moment donné l'attrait des découvertes et des spéculations l'entraîne dans la poursuite du Vrai, dédaigneux de tout soulagement apporté aux souffrances humaines, il aura droit au titre d'homme de science, mais ne méritera plus le nom de médecin.

« Soulagez-nous! » ce cri des douleurs, des misères, des faiblesses, monte sans cesse vers le médecin. S'il est incapable de calmer, — sa science n'est pas toute-puissante — il possède l'immense pouvoir de soulager.

« Soulagez-nous! Consolerez-nous! » C'est là ce que les malades ont toujours demandé avec leurs voix multiples et diverses, dans toutes les langues, dans tous les styles. Et de toute cette foule se dégage une clameur confuse, un murmure indistinct.

De toutes ces rumeurs, il appartenait à ceux qui parlent pour une époque d'en faire l'analyse et la synthèse avec

le souci d'une poignante vérité: pour être littérateurs, ils n'en sont pas moins nos clients.

Déjà nous avons vu étudier dans maintes thèses remarquables, la médecine des romans naturalistes; il nous a paru intéressant de porter ces mêmes recherches sur le théâtre contemporain.

Je ne répéterai pas ici comment on y trouve, selon les auteurs, la peinture du médecin grotesque, fantoche caricatural inspiré des docteurs de Molière, puis tour à tour le médecin exerçant son métier, ses luttes, ses défaillances, pour arriver au médecin éducateur de Brieux, au médecin-Dieu de Curel.

Sans doute, comme d'une manière sous-entendue, on veut que le médecin possède sa sémiologie et sa thérapeutique. Mais on lui demande bien d'autres choses, bien autre chose. Il a la redoutable et l'invincible puissance de celui qui sait, de celui à qui on avoue, de celui qui devine. Ce savoir, arme éclatante des temps nouveaux, on demande qu'il serve, aux mains du médecin, à la défense des faibles et des opprimés: défense des enfants au berceau, défense des filles séduites et abandonnées, défense des ignorants contre leur propre ignorance, défense en un mot des miséreux physiologiques ou intellectuels, de ceux accablés par la vie adverse de quelque manière que ce soit. Il doit faire la guerre au manque de savoir, à la pudibonderie, à l'exploitation sociale; en un mot mener le bon combat pour obtenir un peu plus d'indulgence, un peu plus de justice, un peu de bonheur.

Un tel rôle est sans doute flatteur, mais pour nous, il

évoque le chef-d'œuvre d'un dramaturge scandinave « Au dessus des forces humaines ». Et les auteurs même qui demandent au médecin d'assumer une pareille charge, ont bien montré sous son caractère que j'allais dire sacré, les faiblesses, les hésitations, les défaillances inhérentes à l'espèce humaine. Nul caractère professionnel, si marqué soit-il, ne prévaut sur les constantes éternelles de l'humanité.

Vu : *Le Doyen*,
LANDOUZY.

Vu : *Le Président*,
ROGER.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
LIARD.

